
ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 70 - mai 2017
EXPOSITION
Des joyaux à L'Orangerie p. 28
VOYAGE
Nokogiri, entre ciel et terre p. 34
池袋ふくろう物語
池袋
ふくろう物語
7 auteurs pour 1 Japon
Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Regards



Pour célébrer notre 7e anniversaire et notre 70e numéro, nous sommes allés à la rencontre de 7 écrivains. Nous les avons interrogés sur leurs œuvres, mais aussi sur leur vision du Japon et de sa société. Une façon différente d'aborder ce pays que nous essayons depuis toutes ces années de vous faire découvrir. Si certains d'entre eux sont déjà connus en France grâce à des traductions, d'autres le sont moins ou pas encore. Ils nous livrent en tout cas un intéressant témoignage sur la manière dont ils perçoivent les évolutions de leurs contemporains. Une matière à réflexion pour nous qui entamons ainsi notre huitième année d'existence. Bonne lecture et merci pour votre fidélité.

LA RÉDACTION

courrier@zoomjapon.info

100 heures. Telle est la limite du nombre d'heures supplémentaires que les salariés japonais pourront effectuer par mois. Cette mesure intervient après des cas de *karôshi* (mort par excès de travail) qui ont défrayé la chronique au cours des derniers mois dans l'archipel.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

La rivière Takano, à Kyôto



© Eric Rechsteiner

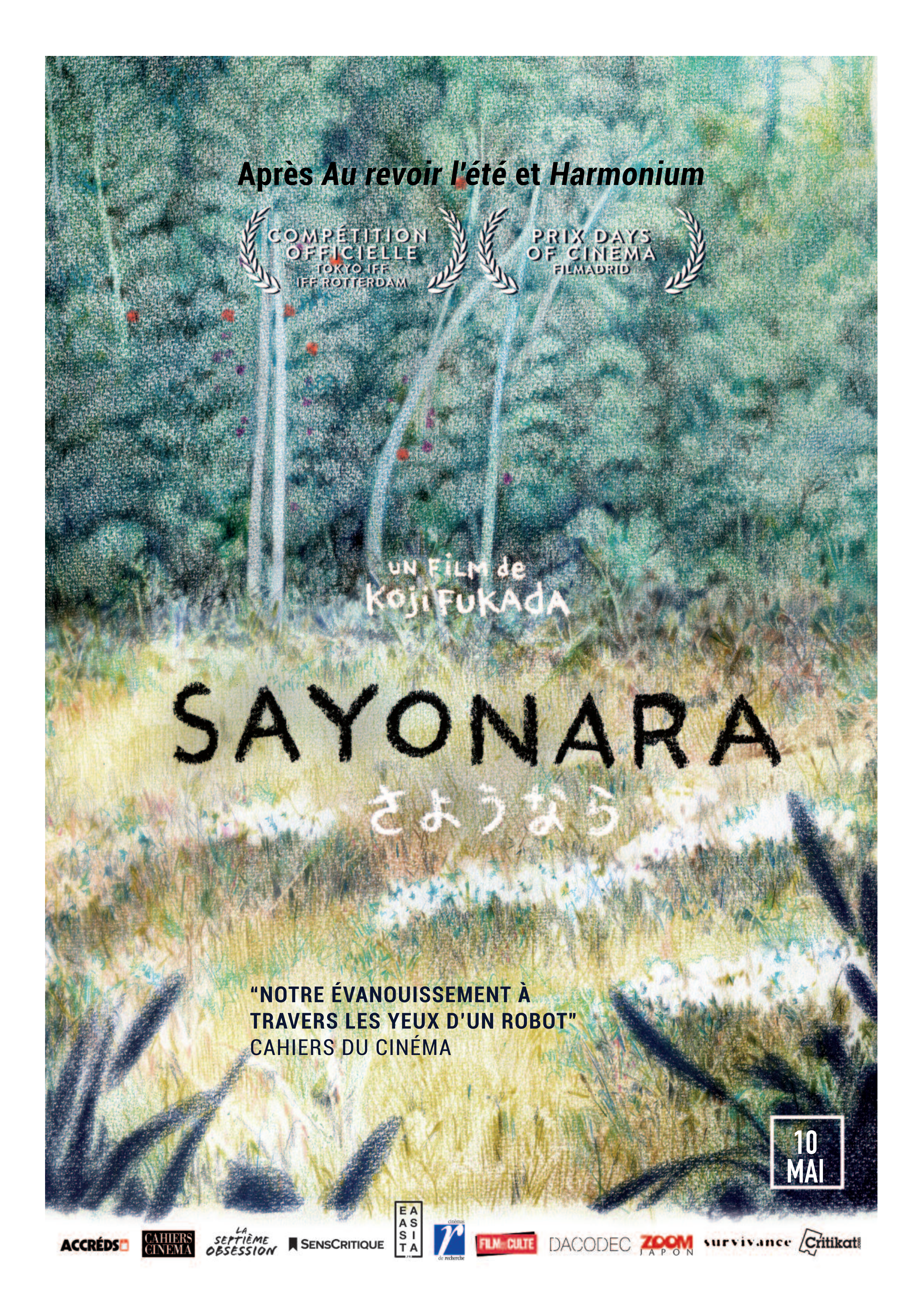
L'ancienne capitale impériale est célèbre pour ses milliers de temples et sanctuaires. Mais elle réserve bien d'autres surprises aux visiteurs. Le long de la rivière Takano, quel bonheur d'aller admirer les cerisiers au moment de leur floraison. On comprend alors pourquoi les Japonais attachent tant d'importance à ces instants éphémères d'une incroyable beauté.

ECONOMIE Une meilleure croissance

Le Fonds monétaire international (FMI) prévoit une croissance de 1,2 % en 2017. "La dynamique de croissance, alimentée par des exportations nettes plus vigoureuses que prévue en 2016, devrait persister en 2017", estime l'institution internationale. Le produit intérieur brut (PIB) est désormais attendu en hausse de 1,2% (au lieu de l'estimation de 0,8% livrée en janvier), après +1% en 2016.

DÉMOGRAPHIE En voie de disparition

Les dernières prévisions du National Institute of Population and Social Security Research sont alarmantes. En 2065, le Japon ne comptera plus que 88,08 millions d'habitants contre 126,9 millions actuellement. A cette date, près de 40 % de la population japonaise aura plus de 65 ans contre un peu plus de 27 % en 2016. Une perspective nécessitant plus de contraintes.



Après *Au revoir l'été* et *Harmonium*
COMPÉTITION OFFICIELLE
TOKYO IFF
IFF ROTTERDAM
PRIX DAYS OF CINEMA
FILMADRID
UN FILM de
Koji FUKADA
SAYONARA
さようなら
"NOTRE ÉVANOUISSEMENT À TRAVERS LES YEUX D'UN ROBOT"
CAHIERS DU CINÉMA
10
MAI
ACCRÉDS
CAHIERS CINEMA
LA SEPTIÈME OBSESSION
SENSCRITIQUE
EASTASIA
FILM CULTE
DACODEC
ZOOM JAPON
survivance
Critikat

SÉRIE Un livre pour ne jamais oublier

Après 5 ans de travail, les élèves de la ville ont mis la dernière main à un document destiné aux futures générations.

Six années ont passé depuis le séisme de 2011. Avec l'avancée des travaux de reconstruction, le visage de la ville d'Ishinomaki change de jour en jour. Chacun à leur façon, les quartiers commencent à retrouver le rythme quotidien paisible d'avant la catastrophe. Avec le temps, on redoute que les gens qui vivent dans les régions "non sinistrées" finissent par oublier. Afin que le souvenir de cet événement tragique reste gravé dans leur mémoire, il est indispensable de laisser des "témoignages" et de les faire circuler. *"Protéger les habitants pour les mille ans à venir, c'est ce pourquoi nous avons voulu laisser ces documents accompagnés de nos propres paroles"*. Tel a été le souhait d'une vingtaine d'anciens élèves du collège d'Onagawa qui ont terminé leurs études secondaires ce printemps.

Au moment du séisme, ces jeunes étaient en dernière année d'école primaire ; ils ont aujourd'hui 18 ans. A leur sortie du collège, ils avaient créé l'*Association pour la protection de la vie pour les mille ans à venir* sous la présidence de Mlle ABE Yuki dans le but de transmettre les leçons du séisme. Leur principale action a consisté à réaliser un manuel contre les catastrophes destiné aux collégiens intitulé *Manuel scolaire pour la vie*. Il est constitué de documents d'archives liés au séisme. *"On voulait créer, non seulement un document d'archives, mais aussi un manuel permettant aux jeunes gens de connaître les moyens de protéger leur existence"*, avait expliqué un élève lors d'un cours de vie civique au collège. Après avoir reçu le soutien de toute la classe, les élèves ont travaillé sur ce projet même les jours de repos pendant toute leur scolarité au collège et au lycée. Ils se sont rencontrés plus d'une centaine de fois pour discuter et rédiger cet ouvrage.

Lors des dernières vacances d'hiver du lycée, ils ont passé la nuit du 29 au 30 décembre 2016 à le relire et le corriger. Sept élèves ont été accompagnés dans cette démarche depuis le début par ABE Kazuhiko, enseignant qui dirige désormais le collège de la ville de Higashi-matsushima. Il a effectué une très minutieuse relecture et n'a cessé d'encourager ces jeunes.

"Au début, je n'imaginais pas que l'on puisse en arriver là où nous en sommes aujourd'hui. Je me rends compte que l'on en avait la capacité et la volonté. Nous tenons à remercier tous les professionnels pour leur aide concernant les questions techniques et tous les autres qui nous ont soutenus d'une façon ou d'une autre. Car pour certains, ce n'était pas facile de participer au projet en dehors de la vie scolaire", confie SUZUKI Ami, l'une des membres de ce projet. Ce fut le cas de SUDA Miki qui regrette. *"Au lycée, je n'ai pas dû être très disponible à cause des activités extrascolaires"*, déclare-t-elle. Mais elle n'en reste pas moins déterminée. *"Après cette publication, nous continuerons. Le plus important maintenant est de trouver les moyens de transmettre ces témoignages à un maximum de gens. Je n'ai pas été un membre très actif au lycée, mais désormais, je le serai davantage"*, affirme-t-elle.

Le livre regorge d'émotions. Il s'agit bien d'un "document" vivant. *"J'ai hâte de savoir comment les gens vont appréhender le livre"*, lance SUZUKI Ami. SUDA Miki exprime son souhait en ces termes : *"C'est le document du séisme vécu, exprimé avec nos propres mots. Un grand merci à tous ceux qui nous ont soutenus et encouragés que ce*



Yamaguchi Hiroshi

Un témoignage conçu et réalisé par les collégiens et les lycéens de la ville.



Yamaguchi Hiroshi

L'ouvrage a été remis à M. Suda Yoshiaki (à droite), maire d'Onagawa.

soit au Japon ou dans le monde entier. Je voudrais insister pour que le livre soit lu par tous ceux qui n'ont pas été touchés par le sinistre".

Cinq années se sont écoulées entre la conception et la publication. Ce livre, de 63 pages au format B5, est divisé en quatre sections correspondant aux matières scolaires. Dans la section sciences sociales, trois plans contre les tsunamis sont proposés. 1) Renforcement des liens entre les personnes ; 2) Réaménagement de la ville pour faciliter l'accès aux sites en hauteur ; 3) Conservation de documents d'archives. Dans la section scientifique, on y voit une explication détaillée des mécanismes sismiques. Et dans la section éducation civique, on y décrit le jour du séisme avec ses propres mots en dissertant sur l'importance de la vie, du quotidien, illustré avec de vraies histoires et l'expression de sentiments très personnels. Ils ont également mentionné un autre projet conçu par les jeunes, "le Projet du monument pour la vie", qui consisterait à ériger un mémorial en pierre dans les vingt-et-un quartiers de la ville touchés par les tsunamis. Le livre est ainsi digne d'être un "document d'archives" qui protège la vie des habitants pour les mille ans à venir. Le livre tiré à 300 exemplaires à compte d'auteur sera distribué dans les écoles primaires et les collèges de la ville d'Onagawa.

Les jeunes gens se sont efforcés de "raconter avec leurs propres mots" leurs expériences indescriptibles du séisme. Chaque mot pèse, sous l'écriture des gens qui ont pris conscience de "l'importance de la vie". On y découvre à quel point le "quotidien paisible" sans catastrophe est une chose extraordinaire, et combien il est merveilleux de pouvoir vivre pleinement l'instant présent... Ainsi, ces jeunes nous confient leur détermination à continuer leur activité de transmission. *"Cette publication n'est pas une fin, mais un début. Tout cela n'a de sens que si l'on parvient à protéger la vie pour les mille ans à venir"*, disent-ils avant que SUDA Miki ajoute: *"il nous reste encore tant de choses à faire."*

Yamaguchi Hiroshi

 mai 2017 numéro 70 ZOOM JAPON 5

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Un bon roman vaut parfois quinze essais pour prendre la température de la société japonaise.

Sept auteurs pour un Japon

La littérature constitue un excellent moyen de plonger dans la société nippone. Les écrivains nous le confirment.

Tandis qu'on célèbre le 150e anniversaire de la naissance de NATSUME Sôseki (1867-1916), celui que le regretté Jean-Jacques Origas présente comme *"un veilleur"*, il apparaît clairement que la littérature japonaise que l'on élargit pour les besoins de la cause au manga constitue encore un espace où l'on peut prendre la mesure des changements en cours dans la société nippone. Au moment où le pays se remet difficilement des événements tragiques du 11 mars 2011 dont certaines blessures peinent à se refermer et où il doit faire face à des bouleversements démographiques, économiques et géopolitiques, il nous semblait intéressant de nous tourner vers les écrivains pour qu'ils nous donnent, au travers du regard qu'ils portent sur leur propre travail, leur sentiment sur leur pays. Certains d'entre eux ont déjà été traduits, d'autres non, mais chacun bénéficie d'une reconnaissance auprès des lecteurs qui apprécient justement leur vision de la société.

Nous aurions aimé, bien sûr, pouvoir vous offrir un entretien avec MURAKAMI Haruki dont les prises de parole, rares, sont souvent synonymes d'une réflexion profonde sur son pays. Dans son dernier roman paru fin février dans l'archipel, l'auteur de *1Q84* revient notamment sur le délicat sujet de l'histoire qui suscite tellement de polémiques entre le Japon et ses voisins chinois et coréens. En quelques lignes, il rappelle la responsabilité de l'armée impériale dans le sac de Nankin en décembre 1937, ce qui lui a valu les foudres de quelques nationalistes. Mais peu lui chaut, car il a conscience de l'importance de ce sujet pour l'avenir même du Japon. Mais celui que l'on présente comme un futur prix Nobel de littérature s'exprime peu et quand il le fait, il choisit, c'est bien normal, des titres plus prestigieux que le nôtre.

Mais il existe d'autres auteurs tout aussi intéressants à nos yeux et que nous avons sollicités pour ce dossier. Notre idée était de découvrir à la fois leur œuvre et leur façon de travailler de manière à dresser un portrait du Japon actuel. Les réponses qu'ils nous ont apportées permettent de mettre en évidence certaines problématiques importantes.

A l'instar d'un NATSUME Sôseki, on comprend que le présent les fascine, mais qu'ils n'en sont pas prisonniers. Ils prennent assez de distance avec lui pour nous en offrir une lecture plus claire, qui parfois peut effrayer. Le Japon ne manque pas de défis à relever. Parmi eux, la thématique démographique occupe une place prédominante. Au-delà du vieillissement accéléré qui va prendre de l'ampleur avec, en 2065, près de 40 % de la population âgée de plus de 65 ans, se pose la question des rapports amoureux qui semblent s'évanouir dans l'archipel. Bon nombre d'auteurs que nous avons rencontrés s'intéressent de près à ce sujet, conscients de son importance pour la survie même du Japon en tant que nation. Il est intéressant de noter qu'ils s'intéressent dans leur majorité à ce qui se passe en dehors de l'archipel comme NATSUME Sôseki. Ce dernier notait, dans *Gendai Nihon no kaika* [L'ouverture du Japon moderne, 1911, inédit en français], que les transformations sociales du pays furent toutes inspirées de l'extérieur plutôt que de l'intérieur, qu'elles étaient par conséquent superficielles. Un siècle plus tard, cette observation reste valable.

ODAIRA NAMIHEI

MÉMOIRE Celui qui ne tourne pas la page

FURUKAWA Hideo parle de ses racines, du nucléaire et de l'étrange rapport entre les hommes et les animaux.

Dans *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente,* son roman paru en 2013 chez Philippe Picquier, FURUKAWA Hideo a abordé de front l'événement le plus dramatique qu'a connu le Japon depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : le tremblement de terre et le tsunami du 11 mars 2011 qui ont donné lieu ensuite à l'accident de la centrale de Fukushima. A sa manière et dans un style toujours fougueux, il porte un regard cru sur cette tragédie dont il ne veut pas effacer le souvenir. Originaire de la région sinistrée, il continue de s'investir pour que la mémoire reste vive.

Quand l'idée de ce livre a-t-elle vu le jour ?

FURUKAWA Hideo : le 11 mars 2011, j'étais à Kyôto. J'étais en train de faire des recherches pour mon nouveau livre, lorsque j'ai appris la nouvelle du désastre. Je ne sais plus combien de temps j'ai passé devant mon écran de télévision, à regarder toutes ces images tragiques qui défilaient en boucle. Ma famille, qui vit encore dans la préfecture de Fukushima, heureusement s'en est sortie, mais j'ai immédiatement ressenti le besoin, presque physique, de rentrer dans ma région. C'était comme si une voix intérieure continuait de me répéter que je devais regarder ce qui venait de se passer avec mes propres yeux. Je suis donc rentré tout de suite chez moi, à Tôkyô, et de là, en voiture, je suis parti pour Fukushima. Cette envie de rentrer s'est transformée ensuite en un élan qui me poussait à écrire tout ce que je voyais et tout ce que je ressentais. Ce matériel constitue la partie documentée de mon livre.

***Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* est sorti en un temps record : en juin, c'est-à-dire seulement trois mois après la catastrophe, il a été publié intégralement dans la revue littéraire *Shinchô*. Le mois suivant il était disponible dans les librairies. Je pense que, même au Japon, c'est un cas très rare.**

F. H. : Sûrement s'agit-il d'un cas exceptionnel compte tenu des circonstances qui ont inspiré le roman. Le livre a été écrit en bonne partie de façon spontanée, impulsive, en privilégiant les émotions ressenties sur le moment plutôt qu'une approche plus filtrée et raisonnée. Ma maison d'édition a très bien compris cette urgence et elle a tout mis en œuvre pour rendre le roman disponible au plus tôt.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Les événements tragiques du 11 mars 2011 ont ravivé les liens de l'écrivain avec sa région natale.

Ce roman a une structure très particulière qui mélange reportage, narration et histoire militaire…

F. H. : Il ne s'agit pas de quelque chose de prémédité. Surtout au début, lorsque je suis rentré à Fukushima, ma seule préoccupation était celle d'enregistrer, à chaud, tout ce qui s'y passait. Je me promenais avec un stylo et un carnet en notant tout ce que je voyais autour de moi - la destruction, l'espoir et le désespoir des gens - sans savoir si et comment j'allais utiliser ces notes. C'était une action compulsive, je devais écrire. Le fait est que je suis écrivain et non pas journaliste. Ma passion est celle de raconter des histoires. C'est pour cela que dans un deuxième temps, j'ai décidé de rajouter des éléments de fiction narrative.

Même si la définition "écrivain de Fukushima" est à vos yeux trop réductrice, il est vrai que depuis six ans vous vous battez pour que cette tragédie ne soit pas oubliée...
F. H. : J'y tiens beaucoup, car la mémoire historique est importante. Je crois que dans mon cas spécifique, le fait de me trouver à Kyôto lors de la tragédie, à des centaines de kilomètres du désastre, a influencé ma réaction. Ceux qui se trouvaient dans le Tôhoku (ou même à Tôkyô, où les secousses ont été très violentes) veulent tout simplement oublier la catastrophe. C'est très humain de vouloir oublier des souvenirs si traumatisants. Alors que pour moi, et pour bien d'autres, c'est important de conserver le souvenir de ces jours et l'écriture est un moyen parmi d'autres pour que la mémoire de Fukushima ne s'efface pas au fil du temps.

Ce que vous dites est important car ce n'était pas la première fois que le Tôhoku subit un tsunami. Dans le passé, on trouvait sur les terrains des bornes qui indiquaient le niveau d'eau atteint par les précédentes inondations, mais les gens oublient, et sous-estiment le fait de vivre dans des zones à risque.
F. H. : Ces gens se comportent ainsi pour plusieurs raisons. Au Japon, par exemple, le culte des anciens est encore très important. Les personnes vivent d'habitude près du cimetière où repose leur famille. S'en éloigner signifierait rompre ce lien multigénérationnel avec sa propre terre et ses propres racines: il s'agirait d'une insulte, d'une blessure infligée à ses propres ancêtres.
Pour certains ça peut paraître étrange, mais parmi les choses qui blessent le plus les rescapés de Fukushima, c'est l'impossibilité de se rendre sur le tombeau familial et accomplir cette série de rituels qui font partie de nos traditions. Par exemple, la pierre tombale de ma famille a été endommagée par le tremblement de terre du 11 mars. La réparer a été un geste impératif de la part de mes parents. Ce lien avec le lieu d'origine est bien souvent plus fort que tous raisonnements sur la sécurité.

Revenons à votre livre. Il commence donc comme un reportage, mais la fiction démarre soudainement lorsqu'un des frères protagonistes de votre précédent roman *Seizazoku* [La Sainte Famille, 2008, inédit en français] apparaît comme par magie sur le siège arrière de la voiture que vous êtes en train de conduire. *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* peut donc être considéré comme la suite de ce roman ?
F. H. : Je ne parlerai pas d'une suite, plutôt d'une idée récurrente. Chaque écrivain revisite souvent les mêmes thèmes, sous différentes formes. Dans mon cas, le désastre du 11 mars a généré une série de pensées qui m'ont porté à refaire vivre certains éléments de *Seizazoku*. J'ai atteint un stade où le simple reportage n'était plus suffisant à exprimer mes sentiments et j'ai dû avoir recours à des instruments narratifs, que je maîtrise mieux. C'est important de souligner que beaucoup de personnes ont fui Fukushima, mais des centaines d'autres personnes ont accouru pour aider, témoigner, ou simplement voir ce qui s'était produit. Les frères de *Seizazoku* peuvent donc être vus non pas comme les personnages d'une histoire, mais comme des individus réels, puisque leur regard peut représenter le regard de millions des gens.

Les animaux sont encore une fois protagonistes de votre roman. Pourquoi les trouvez-vous aussi fascinants ?
F. H. : Les chevaux sont au centre de l'histoire ainsi que les chiens, les chats et les bovins. Depuis la nuit de temps, ils côtoient les hommes et dépendent d'eux pour vivre. Ils observent ainsi les êtres humains d'une position très proche. Le regard d'un Japonais sur l'histoire de son propre pays sera toujours très subjectif, car il fait partie de cette histoire. Les animaux, au contraire, peuvent se permettre un regard objectif sur les choses. C'est pour cela que je les considère comme un medium narratif parfait.

A Fukushima, les animaux sont devenus les protagonistes de la période post-désastre car un grand nombre d'entre eux ont été abandonnés et livrés à eux-mêmes...
F. H. : C'est vrai, c'étaient des animaux domestiques et ils sont devenus sauvages. Quand je suis retourné la dernière fois à Fukushima, en décembre, ils étaient plus nombreux, car ils s'étaient reproduits entre-temps. Beaucoup de bénévoles vont les nourrir et essaient de tout faire pour qu'ils ne soient pas tués. La chose la plus intéressante est qu'aujourd'hui il y a un nombre impressionnant d'oiseaux, bien plus nombreux que dans le passé. Les animaux occupent ainsi tous les espaces abandonnés par l'homme.

Quel est le rapport entre Fukushima et les chevaux ?
F. H. : Durant des siècles, cette région était célèbre pour les prestigieux élevages des races équines. Pendant la période Edo (1603-1867), les paysans et les chevaux vivaient sous le même toit. Les habitations avaient une forme en "L": les humains occupaient un côté de la maison, l'autre était réservé aux chevaux. Chaque animal possédait un nom. Je me rappelle que lorsque j'étais enfant, chez moi il y avait une écurie, même si à l'époque nous n'avions plus de chevaux. Cette culture a désormais presque disparu. Avec la modernisation de l'agriculture et l'emploi des machines, les chevaux ne sont plus nécessaires. Même l'élevage des chevaux de course est passé à Hokkaidô et les seuls restant sont employés dans le tourisme.

Vous êtes né à Kôriyama, quels souvenirs gardez-vous, de votre ville natale ?
F. H. : Quand j'étais enfant, la ville était célèbre pour ses *yakuza (rires)*. Au fur et à mesure que le temps passait, c'est devenu le principal centre commercial de la préfecture de Fukushima et le deuxième centre urbain du Tôhoku. Le tremblement de terre a été un coup dur pour l'économie locale, mais maintenant on assiste à une reprise. La population a même augmenté, à cause des gens qui ont dû abandonner les zones les plus contaminées de la préfecture pour s'y réfugier.

Dans votre roman vous avez écrit : *"Je n'ai jamais eu l'intention de rester dans ma ville. J'avais pris cette décision déjà à l'école primaire. Je ne peux pas dire que je détestais cet endroit, tout simplement, Kôriyama n'avait pas besoin de moi."* Que vouliez-vous dire ?
F. H. : C'est un peu difficile à expliquer. Un des facteurs qui m'a poussé à quitter Fukushima vient de la tradition locale. Je viens d'une famille de fermiers. Normalement, l'aîné succède au père dans la gestion de la ferme et assiste ensuite les parents devenus âgés, alors que le fils cadet est libre de s'en aller et de chercher fortune ailleurs. Depuis mon enfance je savais donc quel aurait dû être mon destin. J'ai vécu à la campagne jusqu'à 15 ans, puis, pour fréquenter le lycée, je suis parti en ville, j'ai commencé à côtoyer un milieu différent

RÉFÉRENCES



FURUKAWA Hideo est né en 1966 à Kôriyama où il a passé toute sa jeunesse. A l'adolescence, il prend goût au théâtre. Il suit des cours de littérature à l'université de Waseda, mais ne va pas au bout de ses études. Il commence à travailler dans une maison d'édition avant de se lancer dans l'écriture en 1994. En 2002, il décroche deux prix littéraires grâce à *Arabia no yoru no shuzoku* [La tribu de la nuit arabe, inédit en français]. Trois ans plus tard, c'est le prestigieux prix Naoki qui lui est décerné pour *Alors Belka, tu n'aboies plus ?* (Beruka, hoenai no ka?, trad. par Patrick Honnoré, éd. Philippe Picquier, 2012). Après le bon accueil reçu par ce premier roman traduit, son éditeur français publie l'année suivante. *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* (*Umatachiyo, Soredemo Hikari wa Maku de*, trad. par Patrick Honnoré). Sa dernière œuvre toujours traduite par Patrick Honnoré parue en France est *Soundtrack* (Soundtrack, éd. Philippe Picquier, 2015).


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

"Le lien avec son lieu d'origine est bien souvent plus fort que tous raisonnements sur la sécurité", assure l'écrivain.

et à rencontrer de nouveaux amis. J'ai ainsi commencé à me détacher de chez moi avant de partir définitivement, à 18 ans, lorsque je me suis inscrit à l'université à Tôkyô.

Est-ce que votre maison a été touchée par le tremblement de terre ?
F. H. : Elle a été endommagée par les secousses, mais pas au point de devoir être reconstruite. Pour mes parents ça a été très dur car ils n'ont pas eu droit à un seul yen ni de la part des assurances, ni de la part de l'Etat. Ils ont dû payer toutes les réparations de leur poche. Comme si cela ne suffisait pas, ma famille est spécialisée dans la culture des champignons shiitake. Ces derniers absorbant énormément les substances radioactives dont le césium, ils ont donc dû détruire toute la récolte. Les deux premières années après le désastre ont été extrêmement dures pour eux.

Vous revenez souvent chez vous ?
F. H. : Environ six fois par an. En réalité, je rentre à Kôriyama, où j'ai toujours beaucoup d'amis, mais je ne me montre pas trop à la maison *(rires)*. Au cours de ces dernières années, j'ai essayé de faire mon possible pour contribuer à la reconstruction. Les gens du Tôhoku sont repliés sur eux-mêmes, ils sont fermés et ne parlent pas facilement, alors qu'ils devraient exprimer leur rage et leur désespoir après ce qui s'est passé en 2011. En 2013, j'ai créé avec des amis une école d'été ouverte à tout le monde. Nous y enseignons la littérature et les différentes façons de traduire avec des mots nos sentiments et nos émotions. L'expérience a été un succès.

L'année dernière, le gouvernement a déclaré que les habitants de Katsurao et d'Itate, deux villages proches de la centrale de Fukushima, pouvaient rentrer chez eux car les radiations ont diminué à un niveau ne représentant plus de dangers. Qu'en pensez-vous ?
F. H. : Je crois que, dès le début, le gouvernement n'aurait pas dû obliger tous ces gens à partir. Ce qu'on demande à un gouvernement, c'est de fournir des informations claires sur les niveaux radioactifs et sur les dangers encourus par ceux qui décident de rester. Ceci dit, chacun aurait dû décider librement de rester ou de partir. Les autorités ne devraient pas interférer, c'est une décision personnelle. Finalement, certaines personnes auraient préféré mourir chez eux, proches des choses familières, proches du tombeau de leurs ancêtres, plutôt que de s'éteindre à feu doux dans des refuges provisoires, loin de leur monde. Pour cela, le comportement du gouvernement a été inacceptable.

Je devine donc que selon vous le gouvernement japonais n'a pas fait assez pour les victimes de Fukushima...
F. H. : Bien sûr que non. Je ne peux pas oublier leur façon de cacher la vérité et tous les discours machiavéliques employés pour éviter d'avouer leurs fautes et décharger la responsabilité sur les autres. Il y a des gens qui sont venus des quatre coins du Japon et du monde entier pour aider ma région. Seul le gouvernement s'est accroché à la bureaucratie pour ne pas se salir les mains.

Revenons à votre roman. Après la violence, la mort et la destruction dont vous vous faites le témoin, il me semble que le livre se termine sur une note d'espoir...
F. H. : Il me semble que revivre ensemble cette expérience, peut servir à éviter les mêmes erreurs dans le futur. Je suis aussi convaincu qu'un livre a le devoir de laisser aux lecteurs un message d'espoir. Même s'il s'agit d'histoires tragiques. Il faut toujours regarder le futur avec optimisme.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME

LITTÉRATURE Celle qui prend le pouls

KAKUTA Mitsuyo porte un regard acéré sur la société. Elle s'en nourrit pour construire une œuvre diverse et riche.

Couronnée par de nombreux prix littéraires, KAKUTA Mitsuyo est désormais considérée comme l'un des principaux écrivains japonais contemporains. C'est la raison pour laquelle nous avons interrogé cette star de la littérature sur l'état du Japon et la place des femmes dans la société d'aujourd'hui.

J'ai lu que vous vouliez devenir écrivain dès l'école primaire. Pourquoi à un si jeune âge et pourquoi ce désir est-il resté si fort ?
KAKUTA Mitsuyo : J'aimais lire dès ma plus tendre enfance tout en ayant des difficultés à parler avec les gens. A l'école primaire, il fallait écrire des compositions. Je lisais tellement que je pouvais déjà écrire couramment. J'étais très fière de cela. En première année, on nous a demandé d'écrire ce que nous voulions devenir plus tard, j'ai écrit que je souhaitais être un écrivain. Comme j'ai décidé de suivre cette voie très tôt, je n'ai pas étudié d'autres matières, comme les mathématiques. Je pensais qu'il me suffisait d'étudier uniquement la langue japonaise. Par conséquent, au cours de ma scolarité en primaire, j'ai décroché dans toutes les matières sauf en japonais. Après mon entrée au collège, il était incontestable que je n'avais aucune base pour les autres matières en dehors du japonais. Dans ces conditions, je ne voyais pas d'autres options que de devenir vraiment un écrivain.

Plus tard, vous avez reçu le prix du jeune écrivain Kaien et vous avez publié vos œuvres principalement dans des magazines littéraires. Mais y a-t-il quelque chose qui a changé en vous lorsque vous avez commencé à écrire des romans de divertissement ?
K. M. : Pas vraiment. Cela correspondait à un moment où j'avais moins de travail dans mon secteur de prédilection. Au Japon, il existe des catégories définies de façon très stricte, connues sous le nom de "littérature pure" et de "romans de divertissement". Celle dans laquelle vous débutez détermine en général l'univers littéraire auquel vous allez appartenir. C'est une chose très normale au Japon, mais probablement un peu étrange dans presque tous les autres pays. J'avais fait mes débuts dans une revue de "littérature pure", et c'est pourquoi j'ai écrit pour ce genre de publications pendant environ 10 ans. Toutefois, mes livres ne se vendaient pas très bien malgré mes nominations pour des prix littéraires, je me disais que je n'arriverais pas à percer et à remporter ces prix. Mes options semblaient se réduire. C'est au moment où j'ai commencé à me demander ce que j'allais faire qu'un responsable d'un magazine de romans de divertissement m'a contacté et demandé si je pouvais aussi écrire pour eux. J'ai donc réalisé qu'il y avait encore de la place pour moi.

Vous semblez toujours prête à essayer de nouvelles choses comme ce travail autour d'une œuvre d'art à la demande d'une galerie. Vous sentez-vous tiraillée entre ce que les gens peuvent vous demander d'écrire et ce que vous souhaitez écrire ?
K. M. : A vrai dire, mes centres d'intérêt sont très limités. Dès lors, si personne ne me demandait de faire des projets particuliers, il est probable que je ne me lancerais pas dans ces nouveaux projets. Si je devais seulement écrire sur des sujets qui m'intéressent, cela se traduirait probablement par une expérience assez réduite. D'autre part, être invitée à écrire un roman autour d'une œuvre d'art ou à collaborer avec un certain photographe m'a amenée à m'intéresser à des domaines vers lesquels je ne me serais pas tournée naturellement. Du coup, cela me satisfait de procéder de cette manière car, pour moi, c'est un coup de pouce.

Beaucoup de vos œuvres portent sur les relations parents-enfants et sur la maternité. Pourquoi ces thèmes sont si présents dans votre travail ?
K. M. : J'ai l'impression qu'il y a 20 ou 30 ans, lorsque j'ai commencé à aborder ces sujets, il n'y avait pas grand monde qui le faisait au Japon. Ce n'est vraiment que très récemment dans la société japonaise que les gens ont commencé à exposer ouvertement les relations difficiles avec leurs parents. Et ce type de réactions ne cesse d'augmenter. C'était aussi un thème qui m'intéressait à titre personnel. Je pense qu'une relation parfaite entre mère et fille qui leur permet de s'entendre toujours bien n'existe pas dans la réalité. Qu'elles s'entendent bien ou pas, il y a quelque chose d'indéniablement spécial et différent dans la façon dont les mères et les filles se comportent les unes par rapport aux autres. Ça n'a rien à voir avec la relation entre les mères et leurs fils.

Il y a longtemps que la question du déclin de la natalité a été soulevée au Japon. A vos yeux, quels sont les problèmes et les lacunes du Japon en la matière ?
K. M. : Beaucoup de jeunes dans la vingtaine disent aujourd'hui qu'elles n'ont pas besoin de petit ami ou de petite amie. Plusieurs enquêtes ont montré que 60 à 70 % des personnes interrogées n'ont pas de partenaires significatifs et parmi eux, il y en a qui n'ont pas eu d'expériences sexuelles. Et il y en a aussi beaucoup qui affirment également n'avoir besoin de personne. C'est peut-être la première fois que ce phénomène est pointé du doigt et je pense que le gouvernement s'en inquiète également. Voilà pourquoi les autorités imaginent toutes sortes de choses pour changer la situation comme le *konkatsu*, ces rencontres organisées pour favoriser les couples. Mais je n'arrive pas vraiment à comprendre pourquoi ces jeunes ne ressentent pas le besoin d'avoir un petit ami ou une petite amie.

Pensez-vous que le mariage et l'accouchement sont des choses qui changent considérablement la façon de penser d'une femme ?
K. M. : Plus important que cela, je pense que les Japonaises sont seulement parvenues à un moment où elles peuvent, elles-mêmes, choisir de se marier ou non et d'avoir des enfants ou non. Je pense donc que le fait même que les femmes aient compris qu'elles pouvaient être heureuses dans la vie sans avoir besoin de se marier ou d'avoir des enfants a une influence beaucoup plus grande sur leur vie.

J'ai entendu dire que vous aviez décidé de travailler entre 9 h et 17 h du lundi au vendredi, sans faire d'heures. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ?
K. M. : Depuis l'année dernière, j'ai décidé de commencer à n'importe quelle heure le matin. Je peux donc démarrer à 7 h comme à 10 h, mais, par contre, je finis toujours à 17 h.

N'est-il pas difficile de garder ce rythme alors que vous êtes tellement occupée ?
K. M. : J'étais beaucoup plus occupée il y a 10 ans. Je l'étais tellement que je n'ai pas beaucoup de souvenirs de l'époque. J'ai donc décidé de réduire la quantité de travail que j'accomplissais pour la ramener à un niveau gérable.

Il y a quelques mois, une jeune employée de la plus grande agence de publicité japonaise s'est suicidée pour cause de surmenage. Que pensez-vous de l'attitude des Japonais à l'égard du travail ?
K. M. : Cette affaire est tout à fait particulière. C'était une future cadre, entrée dans une très bonne entreprise mais qui l'a surchargée de travail. Un autre problème dans notre société concerne les étudiants qui travaillent à temps partiel. Bon



Hisaaki Mihara

nombre d'entreprises se révèlent être des exploiteurs qui les font travailler jour et nuit indépendamment de leurs volontés. Par ailleurs, il y a des gens qui voudraient travailler mais qui ne le peuvent, car il n'y a pas de travail. Je pense qu'il existe des différences très grandes dans ce pays. C'est un phénomène unique à notre époque.

Vous avez réussi dans vos activités d'écrivain depuis l'âge de 20 ans, mais avez-vous changé en tant que femme ou dans votre façon de penser depuis cette époque et depuis que vous avez franchi le cap de la quarantaine ?

K. M. : Je pense avoir beaucoup changé. A l'époque de mes 20 ans, j'avais une faible expérience de la vie. Ma pensée était plutôt superficielle. En avançant dans l'âge, ceux qui m'entouraient se sont mariés, sont devenus parents. Certains sont tombés malades eux-mêmes ou ont eu besoin de s'occuper de leurs parents âgés. Les charges qui leur ont été imposées ont changé en fonction de ceux qui les accompagnaient et je pense que cela change également nos perspectives. Il y a des changements qui prennent place au sein des personnes au fur et à mesure qu'elles vieillissent, peu importe le genre de travail qu'elles font. Mais pour revenir au sujet précédent, je pense que, peut-être, l'âge n'est pas aussi important pour un écrivain, du moins en ce qui concerne la façon dont les gens vous traitent. J'ai fait mes débuts à 23 ans, mais personne n'a profité de la situation parce que j'étais si jeune. Maintenant que je suis plus âgée, je n'ai pas davantage de marge de manœuvre. En ce sens, les choses ont été assez faciles pour moi, car ce travail n'a pas souligné de changements au niveau de ma féminité dus au vieillissement.

Lorsque vous écrivez, j'ai entendu dire que vous commencez par déterminer le thème que vous souhaitez aborder avant d'imaginer l'histoire et les personnages. Il semble que vous maintenez une certaine distance psychologique avec eux tout en élaborant délicatement leur récit. Cependant, les lecteurs ressentent une véritable affinité avec vos personnages, y compris avec ceux qui ressemblent à *La Cigale du huitième jour* (*Yokame no semi,* trad. par Isabelle Sakai, éd. Actes Sud) et qui sortent de l'ordinaire. Qu'en pensez-vous ?

K. M. : Il est en effet très étrange qu'à de nombreuses reprises mes lecteurs m'aient dit qu'ils avaient vraiment compris les émotions de mes personnages. Je prends beaucoup de distance avec ces personnages et je ressens souvent des choses comme "*je n'aimerais vraiment pas qu'une personne fasse des choses que ce personnage vient de faire*" pendant que j'écris. Alors, ce genre de remarque me surprend. Mais cela est peut-être dû à la densité de mon écriture. Je ne laisse rien passer et je décris en détail la psychologie intérieure de mes personnages, dans le sens de "*il m'a dit cela, alors je l'ai ressenti*" et ensuite "*parce que je l'ai ressenti, j'y suis allé et l'ai fait*". C'est peut-être un de mes défauts, mais si les lecteurs se montrent compréhensifs et manifestent même de l'empathie à l'égard de ce genre de discours exagéré, ils continueront probablement à l'apprécier.

Vous vous êtes également impliquée dans la traduction de livres illustrés. Avez-vous toujours été intéressée par le travail de traduction ?

K. M . : Oui. J'ai toujours été intéressée par la traduction d'autres langues en japonais. Et j'aime aussi la langue anglaise. Je n'ai pas une grande capacité linguistique, mais cela vient probablement du fait que c'est la première langue étrangère avec laquelle j'ai été en contact. En faisant des efforts, je devrais parvenir par comprendre, n'est-ce pas ?

Qu'est-ce qui vous semble difficile lorsque vous vous lancez dans une traduction ?

K. M. : Pour les livres d'images, le texte est très simple. C'est pourquoi, plutôt que d'essayer de rendre ce qui se dit aussi précisément que possible, il faut plutôt écouter la voix de ce qui est écrit, puis créer un nouveau rythme en japonais. C'est là où réside la difficulté.

Vous participez également à de nombreux jurys littéraires. Y a-t-il une raison particulière qui vous motive à le faire ?

K. M. : L'une des principales raisons est liée au fait que trop peu de gens veulent le faire. Une autre raison dont j'ai pris conscience depuis que j'ai commencé à participer à ces jurys, c'est le côté fascinant de cette activité. En particulier les prix décernés aux nouvelles plumes où des écrivains amateurs soumettent leurs œuvres. Cela permet vraiment de saisir directement comment évoluent la nature de la littérature et le roman lui-même avec le temps. Par exemple, après les événements de mars 2011, rien ne s'est pas passé immédiatement. Mais 2 ou 3 ans après, la nature même des romans semble avoir changé. Être en mesure de voir et de sentir cette évolution est quelque chose de très stimulant pour quelqu'un qui est également écrivain.

Quels changements avez-vous justement pu constater ?

K. M . : J'ai noté en particulier une tendance vers le fantastique qui s'éloignait légèrement de la réalité. Il ne s'agissait pas du fantastique pur en tant que tel, mais ce n'était pas non plus le monde réel dans lequel nous vivons. J'ai vu ainsi augmenter le nombre d'histoires se déroulant dans des endroits où la réalité et les règles sont légèrement différentes de ce que nous connaissons. Il y a une dizaine d'années environ, la plupart des œuvres avaient un fort goût de réalisme. Elles se déroulaient dans un contexte très mondain et le personnage principal était un jeune travailleur précaire bossant dans une supérette et entretenant une relation mal définie avec quelqu'un que vous ne pouvez pas vraiment appeler un partenaire stable, etc. Je trouve que c'est un phénomène intéressant de voir comment ce genre d'histoire a disparu presque complètement après 2011.

Je me demande bien pourquoi on est passé dans cet univers un peu fantastique. Est-ce peut-être lié au fait que les gens ont pris conscience que tout pouvait disparaître en un instant malgré le soin apporté aux constructions dans le monde réel.

K. M. : Je pense que cela a quelque chose à voir avec cela. Auparavant, lorsque les auteurs décrivaient des choses identiques à la réalité dans laquelle ils étaient plongés, ils pensaient probablement que cet état des choses perdurerait à jamais. Mais en vérité, ce n'est pas du tout le cas et quand ils ont compris que tout pourrait disparaître en un instant, cela a vraiment changé la perception que les auteurs avaient sur le roman, en particulier les plus jeunes. Six années se sont écoulées depuis cette catastrophe et les choses continuent à évoluer lentement. Je suis très heureuse de pouvoir en être témoin.

PROPOS RECUEILLIS PAR HARA SATOMI

RÉFÉRENCES



KAKUTA Mitsuyo est née en 1967 à Yokohama. Elle a fait ses études à l'université de Waseda, à Tôkyô. Elle commence à écrire lorsqu'elle est étudiante. Elle est distinguée pour la première fois en 1990. Elle reçoit le prix Kaien des jeunes auteurs pour *Kôfukuna yûgi* [Jeu heureux, inédit en français). Elle sera ensuite récompensée par le prix Noma en 1996 puis le prix Naoki en 2004 pour *La Femme sur l'autre rive* (*Taigan no Kanojo,* trad. par Isabelle Sakai, éd. Actes Sud). Trois ans plus tard, son roman *La Cigale du huitième jour* (*Yokame no semi,* trad. par Isabelle Sakai, éd. Actes Sud, 2015) est couronné par le prix Chûô Kôron. Il est adapté au cinéma en 2011. Plusieurs de ses œuvres ont fait l'objet d'adaptations cinématographiques. En France, Actes Sud a aussi publié *La Maison dans l'arbre* (*Tsurî Hausu,* trad. par Isabelle Sakai, 2014).

MANGA Celle qui défend l'humanisme

Takahama Kan a noué un rapport privilégié avec la France, car elle y trouve un droit à la différence qui lui plaît.

Depuis sa rencontre avec le Français Frédéric Boilet, la mangaka a réussi à imposer un style unique que ses lecteurs apprécient pour son originalité. Avec *Le dernier envol du papillon* (Glénat), sa dernière œuvre parue en France, elle les entraîne dans l'univers des geishas, avec une sensibilité qui lui est propre. Elle trouve ses racines dans son parcours personnel qui est loin d'être ordinaire.

J'ai entendu dire que votre notoriété s'était d'abord construite en France plutôt qu'au Japon.

Takahama Kan : C'est vrai. C'est de France qu'est venue ma première commande d'un *tankôbon,* un recueil original. A la même époque au Japon, je dessinais de temps en temps pour un magazine mensuel.

Comment s'est noué ce rapport avec la France ?

T. K. : J'ai d'abord fait un séjour linguistique pendant un mois à Paris quand j'étais étudiante. Puis plus tard, lors de ma première visite au festival d'Angoulême en tant que mangaka indépendante, j'ai montré mes réalisations à des maisons d'éditions françaises par qui j'ai eu des retours favorables. C'est aussi grâce à ma rencontre avec Frédéric Boilet que j'ai pu avoir des contacts importants dans ce domaine.

Pourquoi Frédéric Boilet ?

T. K. : A l'époque, il était la cheville ouvrière du mouvement baptisé *La Nouvelle Manga*. Celui-ci s'opposait au courant principal du manga en Europe et au Japon dont le seul moteur était commercial et ne se préoccupait pas de la vie quotidienne. Dans ce contexte, Frédéric défendait l'originalité des auteurs ainsi que les mangas destinés aux adultes. Je partageais ses positions et j'ai commencé à le fréquenter. Aujourd'hui les choses ont changé. J'ai l'impression qu'il n'y a plus de frontière entre culture dominante et sous-culture.

Pensez-vous que ce soit grâce au mouvement *La Nouvelle Manga* que les lignes ont bougé ?

T. K. : Non pas tout à fait. Quand l'Europe a découvert le manga japonais, les regards se sont d'abord tournés vers les œuvres les plus connues. Et peu à peu, les éditeurs ont compris qu'il existait des ouvrages underground et intéressants. C'est l'exploration de ces différents styles et genres de manga qui a effacé la frontière. Peut-être que la Nouvelle Manga y a contribué au début.



La jeune femme a trouvé son équilibre dans ce mode d'expression.

Aujourd'hui, dans quelle catégorie vous situez-vous ?

T. K. : Difficile de le dire. Même au Japon, on ne peut ni catégoriser mon travail, ni définir s'il s'adresse aux hommes ou aux femmes. *(rires)* Mais on peut dire *seinen* (pour adultes) parce qu'il est publié dans des magazines *seinen*…

Dans vos ouvrages, il y a toujours des étrangers ou des objets venus d'un pays étranger ayant un sens important. Pourquoi ce choix ?

T. K. : Depuis toujours je n'étais pas à l'aise au Japon, je n'y trouvais pas ma place. Dans la société nippone, être différente n'est pas toujours bienvenu. Je n'ai pas été victime de harcèlement à l'école, mais j'avais des difficultés à me faire des amis. Avec les étrangers, je n'ai pas cette sensation. J'ai l'impression que l'on peut rester différent sans être mal vu, et que l'on peut exprimer librement son avis. Quand je suis en dehors du Japon, je me sens l'égale des autres et décontractée. Naturellement, j'envisageais de travailler en dehors du Japon.

Vous êtes sortie d'une faculté des beaux-arts. C'était un moyen de vous exprimer ?

T. K. : Au lycée, je suivais déjà un cursus artistique avec l'idée de partir en Italie pour fabriquer des chaussures artisanales. Mais mes parents m'ont convaincue d'abord de faire des études universitaires au Japon. L'art étant le seul domaine me permettant de rester différente. *(rires)* C'est pour cette raison que j'ai choisi cette formation. La vie universitaire était plutôt confortable, mais je n'étais pas très assidue, un peu paresseuse avec un penchant pour l'alcool. *(rires)* C'est surtout pendant les deux dernières années que je me suis amusée en profitant de la liberté offerte par la formation spécialisée en art contemporain.

A quelle période est arrivé le manga ?

T. K. : Cette formation était très ouverte et m'a permis de présenter mes dessins-manga comme mon travail artistique. C'est grâce à cela que j'ai obtenu mon diplôme. Mon intérêt premier pour le manga est presque accidentel. Un soir, complètement ivre, sur un brouillon j'ai dessiné quelque chose qui ressemblait à un manga. Une amie l'a vu et m'a proposé de le montrer à des maisons d'édition. Sans aucune intention de devenir mangaka, j'ai obtenu des prix. Je me suis alors dit qu'il n'y avait que ce métier que je pourrais assumer, car je n'étais douée pour rien d'autre. *(rires)*

En publiant des mangas en France et au Japon, percevez-vous des affinités culturelles entre ces deux pays ?

T. K. : Dans ce domaine, je pense de plus en plus qu'"être différent" n'est pas un problème dans les deux pays. On accepte ceux qui ont des difficultés ou qui ne fonctionnent pas comme les autres. "Etre différent" n'empêche pas de faire correctement son métier.

Cela tient-il à votre expérience ?

T. K. : En effet. J'ai toujours essayé de ne pas montrer qui j'étais réellement car je craignais que l'on me juge pour être sans morale. Je me suis efforcée de cacher mes différences. Mais mes lecteurs m'ont appris qu'ils acceptaient les auteurs sans juger leur vie et leur comportement original, même s'ils ont des failles. Ce n'est pas parce qu'un mangaka fait quelque chose de bizarre qu'on n'achète plus ses mangas. Les lecteurs nous restent fidèles.

Que vouliez-vous cacher ?

T. K. : Quand j'étais collégienne, je pensais souffrir d'un problème psychologique lié à des troubles neurologiques. Mes parents, n'ayant aucune connaissance dans ce domaine, ne m'avaient pas emmenée chez un spécialiste. J'étais instable sur le plan émotionnel et je souffrais par moments de dépression profonde. Je voulais donc cacher cette anormalité que j'avais trouvée en moi. Au Japon, à l'époque, les personnes instables étaient mises à l'index. Aujourd'hui, on a découvert que mon trouble était lié à mon physique. Je tombe facilement en état de déshydratation et mon taux de sucre dans le sang peut varier en raison d'un rein plus petit que l'autre. Depuis que je le sais, je fais attention et j'arrive à gérer mon état psychologique. Cela me permet de travailler plus facilement qu'avant.

On vous retrouve dans les personnages de vos mangas remplis d'humanité, fragiles et forts à la fois. Où se trouve la frontière entre vous et vos mangas ?

T. K. : Même en mélangeant mes propres expériences, j'évite de tomber dans le récit autobiographique. Ainsi, il m'arrive de m'amuser en créant des personnages me ressemblant. Ainsi trouver la frontière devient un jeu entre l'auteur et le lecteur. Cette ambiguïté est peut-être une des caractéristiques de mes œuvres.

En observant vos dessins et votre trait, on ressent un travail très manuel.

T. K. : Je dessine avec des crayons, des pinceaux et bien sûr un ordinateur. J'utilise principalement, un critérium avec des mines sélectionnées avec soin. Les pros devraient normalement se munir de divers outils de qualité. Ce n'est pas mon cas. Je ne dessine que ce que je peux dessiner avec ce simple critérium, c'est comme ça. Car j'ai l'habitude de bouger et de dessiner souvent en voyageant. Par exemple, quand je m'ennuie, je pars en Corée. Quand je suis en ville, au lieu de travailler à la maison, je m'installe dans un café. Ce n'est donc pas pratique d'utiliser des plumes et de l'encre. Le critérium est finalement un outil plus adapté à mon mode de vie. Pour les couleurs, je scanne le dessin avant de les appliquer.

L'histoire de vos œuvres se passe chaque fois dans une ville précise, comme Nagasaki par exemple. Cela a-t-il une importance particulière ?

T. K. : Nagasaki était un choix pour décrire une maison de plaisir de l'ère Edo, dans une ville où il y avait des étrangers. Etant originaire de Kumamoto, à Kyûshû, je connais mieux cette région que Tôkyô et je maîtrise sa langue locale. C'est aussi plus facile de se déplacer pour enquêter sur place. C'est plus rassurant de dessiner ce que je connais et ce que j'ai vu, c'est important de donner un effet réaliste. Dans ce sens, oui, le choix de la localité a son importance.

Les séismes qui ont violemment secoué Kumamoto en 2016 ont-ils changé votre approche professionnelle ?

T. K. : Tout de suite après, j'ai voulu faire une histoire racontant l'avenir de la région. Mais le projet n'a pas vu le jour, car la réalisation d'œuvres concernant ce genre de catastrophe réelle est très délicate à cause d'une certaine réglementation. Ça m'a refroidie et j'y ai renoncé. Je suis un peu compliquée. *(rires)*

Allez-vous continuer à vivre à Kumamoto ?

T. K. : Je m'interroge. Après cette catastrophe, si je quitte la ville, il se peut que cela déstabilise ma famille. Moi-même, j'ai perdu ma maison et j'ai dû m'installer dans un autre logement. Il me faut de l'énergie pour bouger encore. J'y reste pour le moment. Cela n'est pas une gêne pour mon travail. A l'avenir, Tôkyô est une destination possible comme Paris où je pourrais vivre tant que je suis jeune.

Pour finir, comment souhaitez-vous que votre dernier recueil publié en France *Le dernier envol du papillon* soit reçu par le public français ? C'est une histoire de geisha, mais à mes yeux, ce n'est pas son métier qui est au cœur du récit...

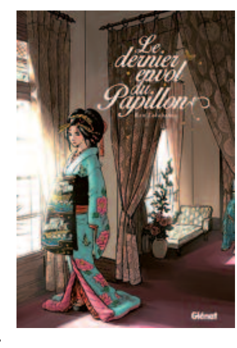
T. K. : Avec cette geisha qui est une femme fatale, je voulais créer une histoire qui dévoile à la fin la raison de son comportement. Par exemple, les Japonais ont une image stéréotypée sur les Français et eux aussi doivent aussi avoir quelques idées reçues sur le Japon. On dit que les Japonais portent un masque souriant qui empêche de montrer le fond de leurs pensées, alors que nous avons notre raison d'être comme ça.

A travers ce manga, je veux dire que l'on est tous des être humains avec des sentiments et un cœur, nous sommes tous pareils malgré la différence d'apparence et d'expression. Je souhaite que ce message soit lu entre les lignes aussi bien au Japon qu'en France.

PROPOS RECUEILLIS PAR KOGA RITSUKO

RÉFÉRENCES

TAKAHAMA Kan est née en 1977 à Amakusa, dans la préfecture de Kumamoto. Après des études à l'université de Tsukuba, à l'est de Tôkyô, elle se lance par hasard dans le manga. Sa rencontre avec Frédéric Boilet donne lieu en 2003 à la publication de *Mariko Parade* chez Casterman. Celui-ci publie trois ans plus tard *L'Eau amère*, un recueil de nouvelles. En 2010, elle réalise à sa demande *2 expressos*. *Le Dernier envol du papillon* est paru en 2016 chez Glénat.



FUTUR Celle qui observe le changement

KAWAKAMI Hiromi s'intéresse dans ses œuvres à ce qui attend l'humanité de demain pour le meilleur et pour le pire.

A l'instar de ses romans offrant une vision fantastique du monde, KAWAKAMI Hiromi, lorsqu'on la rencontre, dégage, de par son ton, une atmosphère aussi bien poétique que mystérieuse. Cette romancière qui porte un regard chaleureux sur les autres, nous l'avons interrogée sur son parcours pour lui demander ce qu'elle pensait de l'être humain, celui d'aujourd'hui et celui du futur.

Quel déclic vous a poussé à devenir romancière ?
KAWAKAMI Hiromi : J'ai commencé à écrire quand j'étais étudiante, dans le cadre d'activités au club de SF à un moment où on créait un magazine littéraire.

Auparavant, vous aimiez la science-fiction (SF) ?
K. H. : Si l'on peut dire... Mais étant donné qu'il n'y avait pas de club littéraire à proprement parler à la fac et que j'étudiais des sciences, j'ai préféré choisir un club plutôt littéraire.

Qu'est-ce qui vous attire dans la SF ?
K. H. : La SF nous propose un monde différent de notre réalité. A première vue, ce qui s'y passe semble irréel. Mais, dans ce monde irréel, les façons d'agir des hommes et les agissements du monde touchent davantage nos sentiments. C'est ce que j'adore dans la SF.

Vous pratiquez également le haïku. Depuis quand le pratiquez-vous ?
K. H. : C'est depuis que j'ai participé au Prix Pascal en 1994 dont un des membres du jury était TSUTSUI Yasutaka. J'avais 34 ou 35 ans. C'était un prix organisé sur Internet. Et c'est un ami qui y participait qui m'a proposé de commencer à écrire des haïku avec lui.

Le haïku semble très différent du roman, avec un nombre limité de mots et des règles imposées. Que pensez-vous de cette différence ?
K. H. : Le haïku est un art qui découpe l'instant. Au lieu de raconter une histoire sur le long terme, on choisit "*ce moment où il y a cette chose*", "*ce moment où nous parlons*". Alors que dans le roman, le temps s'écoule. Malgré cette différence, on y trouve aussi des similitudes. J'aime bien écrire des romans courts, des nouvelles. Il y a mille façons d'écrire, mais j'aime bien les nouvelles qui constituent des instantanés. C'est là, le point commun avec le haïku.

Entre roman et haïku, lequel vous ressemble le plus ?
K. H. : Un haïku se réalise rapidement et c'est un grand plaisir d'accéder tout de suite à sa concrétisation. Mais la prose me ressemble davantage. J'aime les deux genres pourtant. Quand j'écris des romans à caractère fantastique, on me dit souvent que c'est comme un poème en prose. C'est pourquoi je me considère comme une romancière très familière avec la poésie.

Pourquoi préférez-vous la nouvelle plutôt que le roman ?
K. H. : J'aime aussi les romans... mais dans la nouvelle, je peux mieux m'épanouir. Pour moi, un roman est quelque chose qu'on écrit à tâtons. Alors que lorsque j'écris une nouvelle, je ne vois pas d'obstacles.

Vous ressentez plus de liberté ?
K. H. : Comment dire... Pour moi, oui, il y a plus de liberté dans ce genre, sans pourtant minimiser la liberté qu'offre le roman. Mais si le roman peut transmettre des choses grandioses, je préfère plutôt ce qui n'est pas trop imposant, ce que la nouvelle peut mieux décrire.

Vos romans sont traduits en anglais et en français. Vous semblez pourtant vous soucier du rythme de la langue japonaise, en choisissant à dessein katakana, hiragana et kanji. Que pensez-vous de la transposition de ce rythme une fois traduit ?
K. H. : Je ne sais pas lire ces traductions moi-même. Un jour, un professeur de langue russe de l'Université de Tôkyô, NUMANO Mitsuyoshi, également critique littéraire, m'avait invitée à un de ses cours pour parler avec les étudiants qui apprenaient diverses langues – pas l'anglais, mais plutôt des langues d'Europe orientale, comme le russe, le tchèque, etc., des langues que je ne peux pas déchiffrer. Alors on a pris quelques lignes d'un de mes romans, et les étudiants m'ont expliqué les disparités de traductions dans ces différentes langues. J'ai compris alors que chacune d'elles possède sa propre manière très délicate de traduire. Le travail du traducteur est inestimable. On me dit souvent que mes romans sont difficiles à traduire ; mais je n'en suis pas sûre. Certes, on ne pourrait pas reproduire le même effet qu'avec la langue japonaise ; même sans l'équivalent de la transcription d'un *kanji* en *hiragana* par exemple, tous les traducteurs semblent tenter de créer le même genre de rythme fantastique.

Même un texte en japonais peut être reçu différemment selon les lecteurs.
K. H. : Oui, c'est tout à fait ça.

Cela ne vous soucie pas ?
K. H. : Une fois achevée, l'œuvre appartient au lecteur. Je ne voudrais pas imposer ma façon de lire. Heureux sera le roman lu librement par le lecteur ! De la même manière, si un traducteur y met toute son âme, le mieux est que la traduction reflète la voix du traducteur et des efforts qu'il a fait. S'il y a mille façons de lire, il y en a autant pour la traduction.

Vous lisez aussi des livres étrangers traduits en japonais ?
K. H. : Oui, j'adore et dans ma jeunesse, je lisais plutôt de la littérature étrangère.

Dans votre enfance vous avez vécu aux Etats-Unis. En avez-vous des souvenirs ?
K. H. : Oui, beaucoup. Par contre, je ne me souviens plus bien de ce qui s'est passé après mon retour au Japon. *(rires)* C'est peut-être parce que c'étaient des expériences uniques. Environ trois années allant de l'école maternelle jusqu'à ma première année d'école primaire.

Y a-t-il des influences de cette vie américaine dans votre œuvre ?

RÉFÉRENCES



KAWAKAMI Hiromi est née en 1958 à Tôkyô. Pendant qu'elle faisait ses études, elle commence à adresser ses nouvelles à des revues de science-fiction. Elle y fait paraître ses premières œuvres jusqu'à la disparition de la revue NW-SF en 1982. Après quatre années dans l'enseignement, elle se marie et devient mère de famille. En 1994, elle publie son premier recueil de nouvelles *Kamisama*. Au cours des années suivantes, elle reçoit plusieurs récompenses littéraires dont le prix Akutagawa, l'équivalent du Goncourt et le prix Tanizaki pour *Les Années douces* (*Sensei no kaban*, trad. par Elisabeth Suetsugu, 2003) chez Philippe Picquier. Le même éditeur a fait paraître, en 2016, *Soudain, j'ai entendu la voix de l'eau* (*Suisei*) toujours traduit avec la même finesse par Elisabeth Suetsugu.

K. H. : Oui certainement. Cela ne se limite pas à ma vie américaine, mais à toute ma vie. Actuellement, j'écris une série de nouvelles dans le magazine « Monkey », dont le rédacteur en chef est M. SHIBATA Motoyuki. Elles sont traduites également en anglais « Konoatari no hitotachi » (Les gens des alentours) 2016. Les histoires se passent dans une ville au Japon ; elles sont forcément très japonaises mais je les ai écrites en pensant à ma vie américaine.

Pourquoi à l'université, pourquoi avez-vous choisi de faire des études de biologie ?
K. H. : Je voulais mieux connaître l'être humain. Savoir comment les êtres vivants étaient arrivés sur terre, comment la terre elle-même s'était formée ; j'ai donc choisi la façon la plus objective pour y arriver au lieu d'y parvenir à travers les romans. Finalement, ces études universitaires très pointues n'ont pas apporté de réponses à toutes ces grandes questions.


Andy Barnham pour Zoom Japon

La romancière ne manque pas une occasion de s'interroger sur l'évolution du Japon.

C'était quand même intéressant ?
K. H. : Je séchais très souvent les cours pour aller bouquiner en bibliothèque.

***Kamisama 2011* [Dieu 2011, inédit en français] est basé sur votre recueil de nouvelles *Kamisama* [Dieu, inédit en français], auquel vous avez ajouté le thème des centrales nucléaires. Comment l'avez vous écrit après le séisme de mars 2011 ?**
K. H. : Je l'ai écrit deux jours après l'explosion de la centrale nucléaire. Je voulais faire quelque chose coûte que coûte. Mais tout ce que j'ai pu faire, c'était juste regarder la télé, sans savoir ce qui allait se passer. A ce moment-là, les habitants de la région étaient partis naturellement ; et si cela avait continué, Tôkyô ne serait même plus habitable pour un temps, voire à jamais. Mon intention n'était pas de décrire ce qui se passait dans le Tôhoku, mais de raconter ce qui se passait en moi. Jusque-là, je n'avais jamais ressenti un vrai danger vis-à-vis des centrales nucléaires ; mais une fois que cette catastrophe s'est produite, je me suis rendu compte de l'horreur. Je cogitais alors: pourquoi avoir créé une telle abomination ? Que se passerait-il s'il arrivait quelque chose ? Comment parvenir à raconter tout cela ? Quelle serait la meilleure façon de faire part de mon ressenti ? J'ai songé alors à l'homme et à l'ours dans *Kamisama* si jamais ils étaient obligés de vivre dans un tel endroit après une catastrophe nucléaire ? J'ai écrit tout cela dans un très court laps de temps.

Cette nouvelle figure dans un manuel scolaire pour les lycéens. Comment a-t-elle été choisie ?
K. H. : Ce sont les éditeurs de ce manuel qui tenaient absolument à la publier. Cela a été très difficile à réaliser. Si un lycéen ordinaire, qui n'est pas originaire de Fukushima, peut la lire de manière objective, un lycéen de Fukushima vivant en plus dans la zone des réfugiés par exemple, de quelle façon la lirait-il ? On pourrait lui dire que ce n'est juste qu'une fiction, mais ce n'est pas aussi simple. Après en avoir discuté avec les enseignants de Fukushima, certains d'entre eux m'ont dit que l'on ne pouvait pas enseigner ce qui est "Dieu". Les enfants étaient encore trop sensibilisés par la catastrophe. Pour certains enseignants, c'était encore trop tôt ; et même à Fukushima, les gens ne pensent pas tous de la même façon selon les quartiers. Et il fallait encore tenir compte de l'état psychologique des enseignants eux-mêmes. C'était très délicat d'aborder ce problème dans un manuel scolaire. Mais la maison d'édition a insisté, en tenant compte de toute cette problématique. On pouvait s'attendre à des réactions négatives, mais malgré cela, les éditeurs ont décidé de continuer à publier l'ouvrage pour une nouvelle année. On m'a dit que cela continuerait encore l'an prochain.

Le roman *Okina tori ni sarawarenaiyô* [Pour ne pas être enlevé par un grand oiseau, inédit en français] sorti au Japon en 2016, raconte l'humanité vivant dans le futur. Le déclic de cette histoire semble être encore la catastrophe de mars 2011 ?
K. H. : Oui. C'est tout à fait vrai. Toutes les nouvelles technologies dépassent de loin les capacités humaines. Je pense non seulement aux centrales nucléaires, mais aussi aux manipulations génétiques. Une fois en fonction, on ne peut plus les maîtriser. Cela dit, l'humanité s'éteindra inéluctablement un jour. Tel est son destin, comme, d'ailleurs, celui de l'homme qui est mortel. Ce sont ces deux thèmes que j'ai voulu présenter dans ce roman.

En le lisant, on ne resent pourtant pas ce sentiment alarmiste.
K. H. : Non en effet. Ce n'est pas pour alerter les gens. Je ne suis pas faite pour ça. Cependant, si tout va mal, inévitablement on ne peut rien faire. Je ne prétends pas dire que c'est la seule vérité. Chaque romancier a son rôle à jouer : celui de tirer la sonnette d'alarme ou bien celui de dire clairement qu'il n'y a pas de raison de s'inquiéter ! Cela dit, ce serait toujours mieux de ne pas en arriver là.

On éprouve tout de même un regard chaleureux à l'égard de cette humanité du futur.
K. H. : Merci. Oui, il y a toujours un grand sentiment d'amour.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans le Japon d'aujourd'hui ?
K. H. : Je m'intéresse surtout au peuple japonais. Quand vous êtes à l'étranger plus particulièrement, on pense à ce qui fait l'originalité des Japonais en bien comme en mal. Vivant au Japon, je ne cesse de me poser des questions en lisant les journaux ou en regardant la télé. Cela m'arrive depuis l'époque de la bulle économique (les années 1980-1990). Depuis mon enfance, le Japon n'a pas arrêté de changer. Il n'y a pas eu de grands changements, mais les Japonais n'arrêtent pas de procéder constamment à des mises à jour. C'est très étrange. Et c'est ce qui m'intéresse actuellement.

Propos recueillis par H. S.

SOCIÉTÉ Celle qui apprécie les règles

MURATA Sayaka est un écrivain atypique que ce soit au niveau de son écriture qu'à celui de son parcours.

Elle est une des révélations littéraires de 2016. A 37 ans, MURATA Sayaka s'est imposée dans le quotidien des Japonais grâce à son dernier roman, *Konbini ningen* [Les Gens de la supérette, inédit en français], qui a obtenu le 155e prix Akutagawa, l'un des plus prestigieux prix littéraires du pays. Au-delà de la valeur littéraire de l'histoire, les médias se sont surtout intéressés au fait que, comme la protagoniste du livre, MURATA Sayaka travaille à temps partiel dans une supérette depuis qu'elle a achevé ses études et qu'elle n'a pas l'intention de lâcher son emploi. Selon l'auteur, cependant, les similitudes entre le personnage du livre et elle s'arrêtent là. *"Keiko, l'héroïne, est une personne qui semble savoir se débrouiller dans la vie, mais en réalité, elle ne sait pas comment faire. Elle ne comprend pas pourquoi les gens sont censés parler ou se comporter d'une certaine manière. Elle décide alors de faire semblant. Pour y parvenir, elle observe ses collègues et les autres personnes autour d'elle et les imite sans vraiment comprendre ce qu'elle fait. En fin de compte, le livre questionne les normes sociales en vigueur, et comment et pourquoi nous sommes socialisés."*

J'ai trouvé sur Internet un texte que vous aviez écrit lorsque vous étiez au lycée. Il est intitulé *Risô* [Idéal, inédit en français]. Apparemment, à cette époque, vous n'aviez aucune confiance en vous et dans vos capacités. Vous avez écrit vouloir vivre en paix avec vous-même et le monde qui vous entoure. Pensez-vous avoir atteint ces objectifs ?

MURATA Sayaka : Je me sens plus détendue aujourd'hui. Quand j'étais au lycée, j'avais l'impression que je devais toujours être une gentille fille et me comporter selon des valeurs approuvées par la société. Je faisais tout pour être acceptée par les adultes. Mais maintenant, je m'accepte pour ce que je suis. Désormais, je sais que ça ne pose pas de problème d'être un peu bizarre. Cette prise de conscience m'a libérée.

Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez encore changer en vous-même ?

M. S. : Je suis toujours trop timide. Quand je rencontre quelqu'un pour la première fois (ou même quelqu'un que j'aime beaucoup), je suis tellement nerveuse que j'ai du mal à m'exprimer. Il y a beaucoup de choses dont je voudrais parler, mais je peine à les formuler avec des mots. Je donne de plus en plus d'interviews, ce qui me rend très anxieuse. En même temps, j'ai vraiment envie de parler de mes romans, alors je me fais violence.

Je suppose que votre récente popularité vous a aidée à être plus sûre de vous ? L'année dernière, par exemple, vous avez fait partie des cinq lauréates du prix de la femme de l'année décerné par le magazine *Vogue Japan*. Comment l'avez-vous ressenti ?

M. S. : Plus que les prix eux-mêmes, j'ai été particulièrement touchée pour tous les commentaires positifs reçus pour *Konbini Ningen*. Certains de mes écrivains préférés et d'autres personnes que je respecte ont été très gentils avec moi. Cela a été un véritable coup de pouce pour ma confiance personnelle.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Malgré son succès, MURATA Sayaka préfère continuer à travailler dans une supérette.

Y a-t-il un écrivain particulier qui a influencé votre travail de romancière ?
M. S. : J'ai d'abord été influencée par YAMADA Eimi (Amy). C'est après avoir lu ses livres que j'ai commencé à me dire que je voulais devenir écrivain. Ensuite, à l'université, j'ai été prise de passion pour MISHIMA Yukio et DAZAI Osamu. Parmi les auteurs féminins, j'aime MATSUURA Rieko et KAWAKAMI Hiromi. J'apprécie particulièrement la beauté de leur prose et la construction de leurs histoires. J'aime aussi leur honnêteté et l'attitude qu'elles ont envers leurs créations. Elles ne s'intéressent pas à des histoires faciles à comprendre ou à des fins heureuses. Elles préfèrent surprendre le lecteur avec des chutes inattendues. Elles m'ont fait comprendre que le travail d'écriture et de lecture pouvait se libérer des conventions.

Quand avez-vous décidé de devenir écrivain ?
M. S. : A l'école élémentaire, j'ai commencé à jouer avec l'écriture et, à l'âge d'environ dix ans, j'ai su que je voulais créer des histoires. Pendant de nombreuses années, j'ai continué à écrire pour le plaisir. Une fois à l'université, j'ai commencé à fréquenter un groupe d'études appelé Yokohama Literary School. C'est sous la direction de MIYAHARA Akio que j'ai écrit ce qui est devenu mon premier roman *Junyû* [Allaitement, inédit en français].

Vous avez publié dix livres au cours des 13 dernières années. Ecrire est-il facile pour vous ?
M. S. : J'écris constamment, même si je finis généralement par jeter la plupart de ce que je rédige. On pourrait dire que, pour moi, l'écriture est une activité régulière. Si vous regardiez dans mon sac maintenant, vous y trouverez beaucoup de manuscrits inachevés. Je peux écrire n'importe où et n'importe quand. Donnez-moi du papier, un crayon et un peu de temps, même seulement 30 minutes, et vous pouvez être sûr que je vais me mettre à écrire. Avant notre entrevue, j'ai tué le temps à écrire dans un café. Les week-ends sont le seul moment où j'abandonne l'écriture.

D'où tirez-vous votre inspiration ?
M. S. : Beaucoup de mes histoires sont assez étranges, mais ce n'est pas quelque chose que je fais à dessein. Je commence toujours par le portrait de la protagoniste. Il s'agit généralement d'une femme. J'imagine où elle vit, ses habitudes, etc. Et bien souvent, je finis avec quelqu'un de bizarre *(rires)* qui dit des choses étranges au moment où vous vous y attendez le moins et qui est très différent des autres. C'est la principale source d'inspiration pour mes romans. On peut dire que les personnages que je crée déterminent les histoires que j'écris. C'est pour cette raison


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Même si elle se dit paresseuse, elle a réussi à écrire une dizaine de romans en 13 ans.

que je ne sais jamais ce qui va se passer ensuite, et encore moins comment le livre va se terminer.

Vous êtes-vous déjà inspirée de votre vie pour écrire un de vos romans ? L'héroïne de *Konbini Ningen,* par exemple, travaille dans une supérette, comme vous.
M. S. : Dans mes premières œuvres, je me suis parfois prise comme modèle. Cependant, la protagoniste de *Konbini Ningen* est tout à fait différente de moi. Comme je l'ai dit, je suis très timide et je ne parle pas facilement à des gens que je ne connais pas. Keiko, au contraire, bien qu'étant une femme célibataire de 36 ans comme moi, est une personne très insouciante qui n'a jamais peur de parler. En un sens, elle est la personne que j'aimerais être.

Votre premier roman a été publié, en 2003, sous forme de feuilleton dans un magazine littéraire. Comment votre écriture a-t-elle évolué au cours des années ?
M. S. : Mes premiers romans portent sur des individus qui vivent dans des mondes clos. Les personnages principaux sont des personnes timides dont les vies ne sont pas faciles et qui n'ont pas d'amis. Ces histoires se déroulent souvent dans une sorte d'atmosphère claustrophobe. Aujourd'hui, je m'intéresse moins à ces personnages afin de pouvoir montrer davantage l'environnement dans lequel ils évoluent.

Comme vous l'avez dit, beaucoup de vos livres développent des intrigues très originales…
M. S. : Oui, vous avez raison *(rires)*. Mes histoires plus anciennes ne sont pas si étranges cependant. Je suppose qu'avec le temps, j'ai acquis un goût pour des personnages et des histoires "différents". Le fait est que je trouve amusant de chercher des histoires qui remettent en question le sens de nos valeurs. J'aime me surprendre et aller à la découverte de territoires inexplorés. Je me trouve souvent en train de me demander pourquoi mes personnages agissent d'une certaine façon ou prennent telle ou telle décision.

En tant que lecteur, il me semble que des livres tel que *Satsujin shussan* [Meurtre et accouchement, inédit en français] abordent certains problèmes de société comme la dépopulation et d'autres questions sociales. Est-ce prémédité ?
M. S. : Pas vraiment. Je dirais plutôt une sorte de prémonition. Cela dit, le choix de mes sujets peut être indirectement ou inconsciemment affecté par ce que j'ai lu dans les journaux. La société japonaise a beaucoup changé depuis que mon enfance. J'ai grandi pendant les années de la bulle économique. Beaucoup de filles portaient alors des bodycon, des vêtements très moulants, qui faisaient des ravages en discothèque. A cette époque, je m'inquiétais du moment où je devrais m'habiller aussi comme ça *(rires)*. Heureusement pour moi, la bulle a éclaté et cette mode a disparu. Dans le même temps, cependant, les femmes sont devenues plus indépendantes et ont maintenant la possibilité de se marier tardivement et d'avoir des enfants plus tard dans la vie, voire pas du tout. L'idée du bonheur lui-même a beaucoup changé.

Le nombre de personnes célibataires sans emploi stable a augmenté dans de nombreux pays, y compris au Japon. C'est le cas de l'héroïne de *Konbini Ningen,* n'est-ce pas ?
M. S. : En effet. J'ai lu l'autre jour que beaucoup de cinquantenaires, hommes et femmes, ne s'étaient jamais mariés. Jusqu'à tout récemment, ces personnes auraient été considérées comme des perdants, mais comme je l'ai dit, la société a changé si rapidement au cours des 20 à 30 dernières années que personne ne peut dire comment cela évoluera dans le futur.

Lorsque vous avez remporté le prix Akutagawa l'année dernière, il y a eu beaucoup de commentaires sur le fait que vous travaillez dans une supérette. Quand avez-vous commencé à y travailler ?
M. S. : J'ai commencé quand j'étais à l'université. Le magasin où je travaillais a fini par fermer au bout d'un certain temps alors j'en ai trouvé un autre… jusqu'à ce qu'il ferme lui aussi *(rires)*.

Après cela, j'ai travaillé dans un *famiresu* [un restaurant pour les familles avec leurs enfants] et j'ai même essayé de me concentrer uniquement sur mon travail d'écrivain, mais finalement, je me suis rendue compte que j'arrivais à écrire plus si je travaillais à temps partiel dans une supérette. C'est ce que je fais encore maintenant. Je suppose que les deux choses se complètent bien. C'est vrai du moins pour moi. En travaillant dans un magasin et en ayant des contacts avec les gens, cela nourrit mon esprit. Actuellement, je travaille trois fois par semaine et, aussi étrange que cela puisse paraître, j'écris davantage au cours de ces trois jours que pendant mes congés.

Continuez-vous à penser à vos romans pendant que vous travaillez ?
M. S. : Non. Quand je travaille, je me concentre sur ma tâche, mais dès que j'ai une pause de 15 minutes, je prends mon cahier et commence à écrire. Heureusement, je peux me concentrer sur mes histoires, même pendant quelques minutes, et toutes sortes d'idées surgissent dans ma tête. J'ai généralement beaucoup de bonnes idées même si ces séances sont courtes.

Qu'aimez-vous dans votre travail à la supérette ?
M. S. : J'aime tout, mais surtout être à la caisse. J'aime regarder les visages des gens, ou quand quelqu'un me sourit. J'aime aussi faire les choses rapidement et lorsqu'on travaille à la caisse, on doit être rapide.

Y a-t-il quelque chose que vous n'aimez pas ?
M. S. : Pendant la saison d'*oseibo*, à la fin de l'année, nous devons respecter certains quotas, notamment pour les commandes des plats de fête et nous sommes censés les recommander aux personnes que nous connaissons (famille, amis, etc.) pour les acheter et prendre des réservations. Je ne suis pas vraiment bonne pour la vente ou pour persuader les gens. Je préfère plutôt le travail manuel, comme la mise en rayon ou le nettoyage du magasin.

De nombreux magasins au Japon possèdent un règlement délivré par la direction que chaque employé doit mémoriser et suivre à la lettre. Il couvre toutes les situations et précise ce que les employés ont à dire et à faire, à tel point que, si l'employé se voit demander quelque chose qui n'est pas précisé dans le manuel, il panique et ne sait pas comment réagir. En tant qu'étranger, je ne peux pas m'empêcher de trouver ça plutôt étrange. Qu'en pensez-vous ?
M. S. : Ça me convient plutôt. C'est vrai qu'il s'agit d'une approche très mécanique du travail, mais d'un autre côté, on se sent rassuré de suivre des règles. Lorsque vous commencez à travailler dans une supérette par exemple, on vous montre une vidéo qui présente l'employé idéal. On vous apprend à sourire aux clients tout en les accueillant avec une puissant *irasshaimase* [Bienvenue!]. Parce que, voyez-vous, tous les sourires ne sont pas réussis. Certains sont meilleurs que d'autres. *(rires)* Pour certaines personnes, cela doit être très étrange ou même triste, mais je trouve cela intéressant. Je me retrouve à avoir des expressions faciales que je n'aurais jamais eues autrement, ou à parler sur un ton particulier. C'est plutôt amusant. Ça ressemble à du théâtre. Quand j'ai commencé ce travail, j'étais très timide, mais en suivant ces règles, j'ai appris à regarder les gens dans les yeux et leur sourire comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Pour moi, cela a été une merveilleuse découverte. Voilà pourquoi je ne pense pas que ce système soit un problème. De plus, lorsque vous y réfléchissez, tout cela vise à mieux servir les clients. Il n'y a donc rien à y redire.

Vous n'avez donc aucune difficulté à vous habituer à ces choses.
M. S. : Non, pas particulièrement. Mais il y a une chose qui me déplaisait avant. Lorsqu'une nouvelle supérette ouvrait ses portes, nous devions faire la tournée de toutes les entreprises et tous les bureaux du quartier pour en faire la publicité, ou nous devions distribuer des prospectus dans la rue. Ça me rendait nerveuse. Cela dit, au moment de Noël, on porte un costume du Père Noël et cela m'amuse!

Depuis le milieu des années 1990, l'image des supérettes a été quelque peu associée à ce qu'on appelle les freeters, c'est-à-dire ces jeunes gens qui ne vivent que d'emplois à temps partiel peu qualifiés et peu rémunérés. Pour vous, que représente la supérette ?
M. S. : A mes yeux, c'est un endroit où n'importe qui peut travailler quel que soit son sexe, son âge, sa nationalité ou son niveau scolaire. Dans n'importe quel magasin, vous pouvez trouver une personne âgée qui veut continuer à travailler après la retraite, une femme au foyer ou un étudiant qui connaît sa première expérience de travail. Aujourd'hui, même les étrangers travaillent dans ces magasins de proximité. Par contre, il s'agit d'un travail manuel qui pèse sur votre corps, et le mal de dos est un problème récurrent chez les personnes qui travaillent dans cette branche d'activité. Ce n'est pas un travail que je recommanderais à tout le monde.

Le ministère de l'Éducation veut promouvoir la morale *(dôtoku)* dans les écoles primaires à partir de 2018 et dans le second degré l'année suivante. Beaucoup de vos personnages ne semblent pas accepter les valeurs morales ou les mœurs sociales en vigueur. Que pensez-vous des développements récents au niveau politique ?
M. S. : Je dois avouer que je ne connais pas grand-chose à la politique. Cependant, il y a des moments où je me sens mal à l'aise vis-à-vis de la situation actuelle. Par exemple, les choses que les élèves apprennent dans les cours d'histoire sont maintenant plutôt différentes de ce que j'ai appris quand j'avais leur âge. Je trouve cela effrayant. Même sur Internet, le nombre de discours haineux a considérablement augmenté au cours des dernières années. C'est très dérangeant.

J'imagine que, depuis la remise du prix Akutagawa, vous avez reçu de nombreuses demandes d'interviews et que vous avez été invitée à de nombreux événements culturels. Avez-vous eu des difficultés à concilier ces engagements avec votre emploi à la supérette ?
M. S. : Pour le moment, j'arrive à gérer. Il y a des moments où je dois prendre un jour de congé, mais jusqu'à présent, mon manager a été très compréhensif. Encore une fois, ma journée de travail typique est organisée de telle manière que je n'ai généralement pas de problèmes. Je me lève à 2 heures du matin pour commencer à écrire. J'ai une liste de choses que je veux écrire et j'essaie de m'y tenir avant d'aller au boulot. Ensuite, je travaille à la supérette de 8 h à 13 h, mais seulement trois jours par semaine. Ensuite, je suis libre. J'ai donc assez de temps pour des interviews ou d'autres choses. Sinon, je peux écrire au café après le travail. Par nature, je suis assez paresseuse, donc je suppose que j'ai besoin de ce genre de discipline pour écrire. Si j'avais toute la journée pour moi, je ne pense pas que je réussirai autant. Je suis plutôt surprise d'avoir réussi à écrire tous ces romans *(rires)*.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. D.

RÉFÉRENCES



MURATA Sayaka est née en 1979 dans la préfecture de Chiba, à l'est de Tôkyô. Surnommée par certains de ses amis écrivains "Crazy Sayaka", elle s'est fait connaître par un style original et des histoires tout aussi différentes. Cela lui a valu de recevoir de nombreuses récompenses. La plus importante étant le prix Akutagawa, l'équivalent du prix Goncourt, en 2016 pour *Konbini Ningen* [inédit en français] paru d'abord dans la revue *Bungakukai* avant d'être édité sous forme de livre par *Bungei Shunjû*.

ENGAGÉ Celui qui ne fait pas l'autruche

NAKAMURA Fuminori s'intéresse au monde qui l'entoure. Il n'hésite pas à le faire savoir et à l'affronter.

Reconnu pour son talent au Japon comme dans d'autres pays, NAKAMURA Fuminori est un observateur attentif de la société au sein de laquelle il entend remplir un rôle actif. Il se sent responsable et il n'entend pas rester inactif face aux défis que son pays est en train de connaître.

La menace terroriste ne vous a pas empêché de venir en France ?

NAKAMURA Fuminori : Je ne pense pas que le fait d'être en France soit plus risqué. La situation est identique au Japon où il se passe aussi des événements inquiétants, sauf que cela n'a rien à voir avec la religion.

Pour préparer cette interview, j'ai acheté deux de vos livres en version numérique : *Pickpocket* et *L'hiver dernier, je me suis séparé de toi.* Le numérique ne vous fait-il pas peur ?

N. F. : A vrai dire, je suis contre. J'ai fait arrêter la publication en numérique au Japon et je ne l'accepte plus. Il n'en existe que deux ou trois, je pense. Mais je l'accepte en dehors de l'archipel, car il y a de moins en moins de librairies dans les pays étrangers. J'ai commencé à l'accepter pour la version anglaise, en pensant surtout aux Etats-Unis et à leur vaste territoire qui oblige leurs citoyens à faire des heures de conduite pour se rendre dans une librairie. C'est bien différent du Japon où elles sont très nombreuses. De plus, je veux soutenir des librairies physiques. J'estime aussi que notre cerveau ne fonctionne pas de la même manière lorsqu'on lit sur papier ou sur écran. Je préfère la première forme.

Je trouve que vous avez un style d'écriture qui rappelle un peu MISHIMA Yukio ou DAZAI Osamu. Comment l'expliquez-vous ?

N. F. : Les sujets sont très personnels. Au fond, je ne suis pas quelqu'un de gai. Quand j'étais au lycée, à une époque où je ne pouvais plus m'y rendre, j'ai découvert *La déchéance d'un homme* de DAZAI Osamu. Comme ses autres fans, je me suis retrouvé dans le personnage principal. C'est après cette lecture que je suis devenu un grand lecteur. A cette période, j'avais déjà l'habitude de noter quotidiennement mes tourments. Même si je n'avais aucune ambition de devenir écrivain, mes notes avaient pris la forme d'une poésie ou d'un conte. Une fois à l'université au lieu de chercher un emploi comme mes camarades, je me suis mis à rédiger un roman et j'ai trouvé une évidence en moi-même. Comme je n'avais qu'une vie à vivre, tant qu'à faire, j'ai décidé d'essayer de devenir écrivain !

Cela ne vous gêne pas d'exposer au public votre intimité ?

N. F. : En évitant de le faire, on ne peut pas devenir écrivain. C'est d'autant plus difficile quand on veut devenir romancier de *jun bungaku,* de littérature pure.

Qu'entendez-vous par littérature pure ?

N. F. : Si la littérature est le fruit de ce qui est exprimé en plus du sens des mots utilisés, alors la littérature pure en est une dimension plus profonde. Pour l'atteindre, nous ne pouvons qu'ajouter, comme matière, une part de notre chaos intérieur, sinon l'histoire reste plate. Ce n'est pas toujours le cas dans le roman policier et la science-fiction où ce qui prime est le déroulement de l'histoire. C'est pour cette raison que j'admire Camus, Dostoïevski, AKUTAGAWA, MISHIMA et DAZAI.

La littérature française a-t-elle compté pour vous ?

N. F. : Énormément au même titre que la littérature russe. Sans pour autant négliger la littérature japonaise, j'ai été beaucoup nourri par la littérature étrangère depuis mes études universitaires. D'abord très ému par le roman *Les Carnets du sous-sol* de Fiodor Dostoïevski, j'ai ensuite cherché des ouvrages de ce genre. J'ai alors découvert *L'Étranger* d'Albert Camus qui m'a bouleversé, puis Sartre et encore André Gide. En littérature moderne, je trouve Michel Houellebecq très stimulant.

Vous avez connu un grand succès avec le roman *Kyôdan X* [Culte X, inédit en français] paru en 2014. Il questionne la société d'aujourd'hui. Cela signifie-t-il que votre intérêt a évolué vers des sujets plus sociétaux au détriment du "moi" ?

N. F. : Dans *Kyôdan X*, avec ses thématiques sociales, politiques et historiques, je décris comment la situation sociale ou le courant mondial influencent l'individu. Au fond, mon sujet n'a pas changé, mais on peut dire que j'ai élargi mon champ d'exploration. C'est pour cela que ce roman est assez volumineux. Dans le passé, j'ai déjà abordé des thèmes sociaux. En 2009, j'ai par exemple écrit une histoire portant sur le système de la peine de mort au Japon.

Comment vous situez-vous dans la société ?

N. F. : Ma façon de penser a toujours été en décalage avec les autres et je me sentais isolé. C'était le cas à l'école, mais je faisais semblant de bien m'entendre avec mes camarades. En même temps, je me doute que chacun joue plus ou moins un rôle dans sa vie pour faire partie de tel ou tel groupe. Cela devient plus maladif si l'on s'adapte parfaitement à la société. *(rires)* Aujourd'hui, les gens expriment leurs désaccords sur Twitter ou sur des blogs de façon anonyme. Je ne pense plus être tout à fait spécial. Quand on cherche, on trouve toujours une originalité chez quelqu'un même si cela ne se voit pas au premier abord. Finalement, la différence entre moi et les autres ne s'opère qu'au niveau du choix du métier. J'ai décidé d'être auteur.

Vous avez fait des études de sociologie à l'université.

N. F. : Oui. Comme je voulais comprendre ce que sont les êtres humains, je m'intéressais à la littérature, à la psychologie et à la sociologie. J'ai choisi cette dernière matière car, à l'époque, je n'avais pas les moyens de l'étudier seul, alors qu'il y avait beaucoup de livres sur la psychologie. La littérature n'est pas une matière que l'on apprend d'un autre. Comme j'avais du mal à trouver ma place au milieu des gens, c'est-à-dire au sein de la société, la sociologie m'a intéressé.

Votre université se trouvait à Fukushima. Comment avez-vous vécu les événements de mars 2011 ?

N. F. : Dans les jours qui ont suivi la catastrophe, j'ai écrit de courtes histoires et une sorte d'essai que j'ai publiées sur Internet. Ils ont été par la suite publiés sous la forme d'un livre. Je suis allé aussi sur place bien sûr, mais pas dans la zone interdite. J'ai été beaucoup sollicité par les médias pour écrire des articles. Mes textes sont parus dans deux journaux locaux, le *Fukushima Minpô* et le *Fukushima Minyû,* distribués quotidiennement dans des

RÉFÉRENCES



NAKAMURA Fuminori est né en 1977. Après ses études, il se lance dans la littérature avec *Revolver* (*Jû*, trad. par Myriam Dartois-Ako, éd. Philippe Picquier) qui lui vaut le prix du jeune écrivain décerné par la revue *Shinchô*. En 2010, *Pickpocket* (*Suri*, trad. par Myriam Dartois-Ako, éd. Philippe Picquier) lui rapporte notamment le prix Zoom Japon. Son dernier roman *L'Hiver dernier, je me suis séparé de toi* (*Kyônen no Fuyu, Kimi to Wakare*, trad. par Myriam Dartois-Ako) est paru chez Philippe Picquier début 2017.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

L'auteur de Pickpocket *fait un diagnostic clair de la société japonaise.*

centres d'accueil pour les réfugiés. J'ai pris conscience de la difficulté de choisir les mots pour m'adresser directement aux sinistrés-réfugiés.

Où habitez-vous maintenant ?
N. F. : A Tôkyô.

Vous y plaisez-vous ?
N. F. : Je me suis installé dans la capitale, car je préfère habiter soit dans une métropole, soit dans un coin très tranquille. Je n'aime pas ce qui est entre les deux. J'ai choisi Tôkyô, car j'aime les villes qui bougent. Elle est tellement peuplée que même les personnes les plus originales se fondent dans la foule et peuvent y vivre sans susciter les regards interrogateurs.

Vous sortez beaucoup ?
N. F. : Non, je n'en ai pas vraiment l'occasion ces derniers temps. Mais il m'arrive de rencontrer de jeunes auteurs pour discuter autour d'un verre. Ce sont des écrivains de tous genres qui ont plus ou moins le même âge. À chaque fois, on commence par parler de tout et de rien pour finir par discuter de littérature. A ce moment-là il est très tard et il ne reste plus que quelques personnes. *(rires)* A Paris, je suis allé au café des Deux magots. J'admire cette culture de rencontres intellectuelles qui donnent lieu à de grandes discussions. Mais j'avoue que nos rendez-vous tokyoïtes ne sont pas aussi élégants. On boit dans un izakaya plutôt que dans un café parisien. *(rires)*

Que vous apportent ces rencontres ?
N. F. : Le travail d'écrivain est habituellement très solitaire. Le fait de savoir qu'il existe d'autres personnes exerçant ce métier dans la même ville me soulage.

Comment voyez-vous l'évolution du Japon sur le plan politique ?
N. F. : La droitisation m'inquiète avec son exaltation du passé tel que celui de la Seconde Guerre mondiale. Comme je suis influencé par Sartre et ÔE Kenzaburô lui-même influencé par cet écrivain-philosophe français, je me sens obligé de participer au débat politique et je n'hésite pas à le faire. Je risque bien sûr d'être critiqué, mais pour le moment je m'en sors. J'ai la certitude que j'en apprends plus que ceux qui pourraient s'en prendre à moi.

Vous ne craignez pas d'être catalogué…
N. F. : …de gauche ? J'appartiens à la gauche modérée. Pourtant aujourd'hui au Japon, que l'on soit modéré ou pas, si on n'est pas de droite, on est étiqueté *sayoku*, de gauche. Ici, la gauche et la droite sont tellement mêlées qu'on ne comprend plus quelle idée est de gauche ou de droite. Je me demande s'il existe un pays aussi bizarre dans le monde. Quoi qu'il arrive, tant que je suis conscient de mon métier et de mon rôle, j'ai décidé de ne pas me défiler.

Est-ce que votre positionnement politique a une influence sur les ventes de vos livres ?
N. F. : Pour le moment non. Mais quoi qu'il arrive, il faut continuer à dire ce qu'on a à dire avant qu'il ne soit trop tard, avant que la situation pèse sur mes activités. Je pense souvent à cette citation de Martin Niemöller selon laquelle *"quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, ….. Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester"*. C'est maintenant qu'il faut réagir, quand les premiers indices du totalitarisme font leur apparition.

Au sein de votre génération, y a-t-il d'autres auteurs qui s'expriment sur des sujets politiques ?
N. F. : HIRANO Keiichirô. Il a deux ans de plus que moi. Nous sommes peut-être les deux seuls à le faire activement. Ces dernières années, puisque la situation politique s'est aggravée, je vois un peu plus d'écrivains qui se lèvent. Mais à ma connaissance, ils sont tous plus âgés que nous. Quand on se retrouve à deux, avec HIRANO, on s'inquiète de l'avenir du pays et on se dit qu'il faudrait faire quelque chose, autre chose que d'écrire. Mais on ne sait pas encore quoi…

La priorité du gouvernement est aujourd'hui d'attirer les touristes étrangers. D'après vous, quelle devrait être la véritable priorité ?
N. F. : Je crois qu'il faut faire une synthèse des événements liés à la la Seconde Guerre mondiale, en éclaircissant ce qui s'est passé et comment le Japon s'est vraiment comporté. Une fois que ce sera fait, tout sera beaucoup plus simple.

Quel est le point positif sur lequel le Japon devrait davantage communiquer ?
N. F. : Sa diversité culturelle. Le Japon possède une richesse culturelle de grande qualité qui mérite d'être mieux exposée. Il faudrait investir davantage dans le développement des ressources humaines. Ça vaut le coup car, par exemple, la qualité de la littérature japonaise est aujourd'hui au niveau international. Il faudrait présenter dans le reste du monde de bons ouvrages au lieu de mettre en avant des produits que l'on veut imposer pour des raisons politiques et commerciales. C'est valable pour tous les domaines.

On trouve dans vos livres toujours la même idée selon laquelle un jour notre heure viendra. Est-ce une façon de vous motiver ?
N. F. : J'avance dans la vie en me disant *"Tu verras !"*. Mais cela ne veut pas dire que je recherche la réussite sociale, c'est ma façon de tracer mon chemin. Après avoir obtenu certains prix littéraires, on me demande pourquoi, malgré mon succès, je fais encore naître des personnages qui ont des difficultés à vivre. Mais ce genre de récompenses rendent-elles notre vie plus facile ? Je ne sais même pas ce que c'est la réussite et je ne crois pas avoir réussi quoi que ce soit. Je ne suis pas encore devenu l'écrivain idéal que j'aurais aimé être. J'ai encore beaucoup à faire. Je mourrai même en pensant que mon heure viendra un jour. *(rires)* Je pense que la vie d'un écrivain s'arrête au moment où il est satisfait de son ouvrage. Quand on exerce un métier, il faut toujours chercher à évoluer. C'est vrai dans tous les domaines, je pense.

PROPOS RECUEILLIS PAR K. R.

ÉCOLO **Celui qui s'intéresse aux hommes**

SHIRAISHI Kazufumi porte un regard volontiers critique sur la façon dont son pays s'est transformé.

L'année dernière, l'éditeur américain Dalkey Archive Press a publié la traduction anglaise de *Kono yo no zenbu o tekini mawashite* (*Me Against the World,* trad. par Raj Mahtani, inédit en français), œuvre du célèbre écrivain japonais et lauréat du prix Naoki, SHIRAISHI Kazufumi. Le livre est une collection de ruminations philosophiques sur la nature de l'existence par un homme d'affaires de 53 ans (un certain Monsieur K.) qui, avec une honnêteté inflexible, regarde notre destin de mortel et nos nombreuses fautes, son rejet apparent de l'humanité cache en réalité un désir de la sauver de lui-même.

La littérature et l'écriture sont une affaire de famille chez les SHIRAISHI, car son père Ichirô et son frère jumeau Fumio sont des romanciers reconnus. Kazufumi et son père sont d'ailleurs la seule paire père-fils à avoir chacun remporté le prestigieux prix Naoki. Pendant son enfance, SHIRAISHI Kazufumi a été un lecteur avide et plus tard, il s'est particulièrement intéressé aux romanciers et aux philosophes occidentaux tels que Sartre, Camus, Gide, Tolstoï et Dostoïevski. *"Je suppose que le travail de mon père a aussi eu une grande influence"*, concède-t-il. *"J'ai commencé à écrire après avoir terminé le lycée. À partir de ce moment-là, je pensais qu'un jour je deviendrais un écrivain moi-même. Pourtant, après avoir obtenu mon diplôme universitaire, j'ai d'abord trouvé un emploi en tant que journaliste"*.

Publié à l'origine en 2008, *Kono yo no zenbu o tekini mawashite* est tout à fait différent des autres œuvres de SHIRAISHI Kazufumi, qui, pour la plupart d'entre elles, sont des histoires pleines de rebondissements, illustrant souvent la vie de personnes privilégiées qui occupent des postes importants dans de grandes entreprises. *"Beaucoup de gens finissent par travailler pour ces grandes organisations. Ils sont aspirés par leurs rouages et par les luttes de pouvoir. Ils finissent par perdre le contact avec eux-mêmes. Quand je travaillais en tant que journaliste, j'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux politiciens et d'autres personnes qui évoluaient dans de telles entreprises. C'est comme ça que j'ai développé un intérêt pour leur vie. Comment réagissent-ils face à la pression, à la jalousie et aux convoitises si répandues ? Sont-ils en mesure de retrouver leur véritable personnalité ? Où trouvent-ils la force de continuer ? Autant de questions qui ont inspiré mes premiers romans"*, explique l'écrivain.

Au cours des dernières années, SHIRAISHI Kazufumi s'est éloigné de ces histoires pour aborder plus directement certains des grands problèmes qui l'intéressent tout particulièrement, comme l'amour, la mort et la place de l'humanité dans le monde. *"Quand je regarde en arrière et je me plonge dans mes premiers livres, j'ai l'impression de regarder un autre écrivain"*, confie-t-il. *"J'ai commencé à remettre en question les fondements de mon écriture après avoir décidé d'abandonner ma carrière de journaliste. Je me suis demandé ce que j'essayais*



En abandonnant sa carrière de journaliste, il a donné un nouveau sens à sa vie de romancier.

Benjamin Parks pour Zoom Japon

Benjamin Parks pour Zoom Japon

Son passage dans la quarantaine a été déterminant pour son travail d'écrivain.

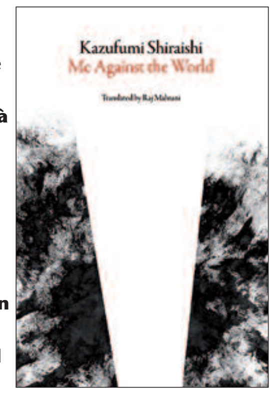
d'accomplir, ce que je cherchais. Je me suis interrogé pour savoir si d'autres personnes avaient envie de connaître les mêmes choses jusqu'au moment où je me suis rendu compte que tout le monde, indépendamment de son origine culturelle ou de sa nationalité, partage fondamentalement les mêmes intérêts et les mêmes problèmes."

Kono yo no zenbu o tekini mawashite illustre, à la fois sur le plan de la forme et du contenu, l'évolution de SHIRAISHI Kazufumi en tant qu'écrivain. Parfois, le style journalistique du livre et le nom du protagoniste (Monsieur K. pourrait être Kazufumi, c'est-à-dire le prénom de SHIRAISHI) peuvent conduire le lecteur à penser qu'il ne s'agit pas d'un travail de fiction. Une idée que l'écrivain rejette cependant. *"Nous pouvons comparer l'écriture de fiction à la fabrication de cocktails"*, dit-il. *"Par exemple, vous pouvez mélanger du whisky avec du soda ou d'autres ingrédients pour réaliser des cocktails. Comme dans le cas du whisky, les idées d'un écrivain – son "message" – fournissent la base de ses cocktails littéraires, tandis que l'intrigue ajoute de la saveur et des épices. Avant* Kono yo no zenbu o tekini mawashite, *vous pouviez dire que je faisais des cocktails, mais j'ai aujourd'hui atteint une étape où j'ai presque oublié pourquoi j'écrivais et ce que je voulais dire. Par conséquent, lorsque j'ai écrit ce livre, j'ai décidé de me débarrasser des autres ingrédients et d'écrire de manière plus directe. En d'autres termes, ce livre est plus proche du whisky sec."*

Selon SHIRAISHI Kazufumi, il y a un moment dans la vie (pour lui, c'était son passage dans la quarantaine) où les gens commencent à penser à la signification de certaines choses : la nature du temps qui passe, par exemple, la réincarnation et le salut divin. En effet, l'un des principaux thèmes de son livre est la mort et la façon dont l'humanité s'y rattache. Selon le romancier, même les mots que nous choisissons pour exprimer l'idée de mourir dévoilent nos sentiments à son égard. *"Chaque langue peut avoir des phrases légèrement différentes, mais elles ont en commun l'idée que la mort est différente de l'extinction complète"*, analyse-t-il. *"C'est un moyen de prolonger notre vie même après la mort. En d'autres termes, une façon de relier cette vie à ce qui peut être au-delà. Une fois que vous abordez le sujet de cette façon, la mort elle-même cesse d'être si effrayante."*

"Malheureusement, la plupart des Japonais ne s'intéressent pas à ces choses. Je me suis toujours demandé pourquoi. Ils sont nombreux à s'intéresser aux fantômes et au surnaturel, voire à l'astrologie, mais très peu d'entre eux pensent à ce qui nous attend après la mort. Les Occidentaux sont différents. Ils ont plus d'intérêt pour ce sujet. C'est pourquoi j'ai choisi Kono yo no zenbu o tekini mawashite *comme ma première œuvre à être traduite en langue étrangère"*, ajoute-t-il.

RÉFÉRENCES



SHIRAISHI Kazufumi est né en 1958 à Fukuoka, sur l'île de Kyûshû. Après des études d'économie à l'université de Waseda, à Tôkyô, il est embauché chez l'éditeur Bungei Shunjû pour travailler dans l'un de ses magazines. En 1992, sous le nom de TAKIGUCHI Akira, il publie *Madou asa* qui lui vaut le prix Subaru. C'est en 2000 qu'il fait ses débuts sous son vrai nom. Huit ans plus tard, il écrit *Kono yo no zenbu o tekini mawashite* (*Me Against the World*, éd. Dalkey Archive Press, inédit en français). Il reçoit le prix Naoki en 2010 pour *Hokanaranu hito he* [Pour l'autre incomparable, inédit en français]



Benjamin Parks pour Zoom Japon

"Le Japon ressemble aujourd'hui à une personne quelque peu obèse", estime Shiraishi *Kazufumi.*

Dans un registre pas si éloigné de la mort, un autre thème abordé dans le livre de Shiraishi Kazufumi porte sur les immenses dégâts que l'humanité, avec son développement et son avidité sans limites, inflige à la Terre. Comme Monsieur K. l'écrit dans son manuscrit, les hommes ne sont que des cellules cancéreuses. Cependant, la vision de Shiraishi Kazufumi n'est pas aussi sombre. Il rappelle qu'il ne pense pas que l'extinction humaine soit la seule façon de sauver la Terre. *"Dans le passé, notre planète a été frappée quatre ou cinq fois par des météorites géantes, causant d'énormes catastrophes naturelles et l'extinction de nombreuses espèces animales"*, raconte-t-il. *"Certains phénomènes sont juste au-delà de notre compréhension et il y a très peu de chose que nous pouvons faire à moins que vous ne pensiez qu'une météorite puisse être arrêtée par une arme nucléaire comme dans* Armageddon*, le film de Michael Bay (1998 avec Bruce Willis et Ben Afflek). D'autre part, si nous voulons vivre en harmonie avec la nature, il existe des choses que nous pouvons accomplir au niveau de notre vie quotidienne. L'un d'elles consiste à arrêter de manger des animaux. Je suis sûr que vous avez lu que le gaz produit par les vaches et les moutons cause des dommages énormes à l'atmosphère. Si nous cessions de manger leur viande, ce serait une étape importante vers la préservation de notre environnement naturel. Il n'y a pas que cet aspect qui compte d'ailleurs. Selon certains scientifiques et même la religion orientale également, l'ADN de ces animaux est dangereusement proche de la nôtre, donc si les gens ne peuvent pas vivre sans viande, ils devraient au moins choisir quelque chose de différent, comme la volaille ou, mieux encore, le poisson. Devenir des végétaliens, ou des végétariens, serait bien sûr la solution idéale"*, poursuit l'écrivain.

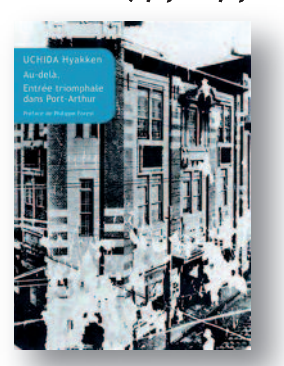
Les réflexions de Shiraishi Kazufumi à propos de la nourriture dépassent largement notre relation avec la nature et touchent notre style de vie et même l'avenir de l'humanité. *"S'il fallait dire les choses plus simplement, je dirais que nous mangeons trop"*, lance-t-il. *"Et plus nous mangeons, plus notre désir sexuel baisse. Je pense qu'il y a une étroite relation entre la consommation excessive et la diminution de notre population. Il n'y a rien de mieux que le jeûne pour éveiller le désir sexuel des gens. C'est comme si notre corps, privé de nourriture et d'énergie, réagissait en essayant d'assurer au moins la survie de notre espèce en entrant en mode de reproduction. Si quelqu'un un jour me dit qu'il ne peut pas avoir d'enfant, je lui dirais qu'il doit essayer de moins manger."*

Vers la fin du manuscrit de Monsieur K., il y a une partie qui peut être lue comme un manifeste politique. Il est donc tout à fait normal de terminer notre entretien avec Shiraishi Kazufumi en lui demandant son avis sur la société japonaise actuelle. *"La nation japonaise s'est développée de manière disproportionnée sur un territoire dont les limites sont relativement étroites"*, assène-t-il. *"Le Japon ressemble aujourd'hui à une personne quelque peu obèse. Par exemple, en raison du développement économique non contrôlé, nous avons maintenant de nombreuses centrales nucléaires dangereuses. Pendant de nombreuses années après la guerre, notre pays a été plutôt isolé du reste du monde. Pour ces raisons et quelques autres, le Japon est devenu un pays très étrange voire bizarre, et personne ne semble s'en soucier. Nous n'avons plus ni rêves ni objectifs. Par ailleurs, notre population baisse, ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Bien que beaucoup de gens semblent être absents, cela ne veut pas dire qu'ils sont stupides. Peut-être que quelqu'un va finir par trouver une idée intelligente pour notre survie qui pourrait même être utile pour le reste du monde. Il sera intéressant de voir comment notre société va réagir et évoluer au cours des 20 prochaines années."*

J. D.

LITTÉRATURE Attention monument !

Poursuivant un travail entamé en 2011 avec la publication de huit nouvelles de UCHIDA Hyakken sous le titre La Digue [éd. Atelier In8], le traducteur Patrick Honnoré nous offre un véritable feu d'artifice avec ce nouveau recueil bien plus ambitieux et surtout bien plus riche puisqu'il reprend dans leur totalité *Au-delà* (*Meido*, 1922) et *Entrée triomphale dans Port-Arthur* (*Ryojun nyûjôshiki*, 1934).



Au total, ce sont 47 textes de cet auteur qui a joué un rôle central dans la littérature japonaise et sans lequel, peut-être, certains auteurs appréciés aujourd'hui n'auraient pas existé. Absent du *Dictionnaire de littérature japonaise* publié, en 1994, par Jean-Jacques Origas, l'auteur méritait que son œuvre puisse être mieux connue. Comme le rappelle Philippe Forest dans la préface, *"avec lui, le roman rêve. Comme il l'a rarement fait. J'aurais envie d'écrire : comme il ne l'avait jamais fait"*. De quoi donner envie de se plonger dans tous ces textes qui entraînent le lecteur dans un univers où pourtant le réalisme a la part belle.

Au-delà. Entrée triomphale dans Port-Arthur, de UCHIDA Hyakken, trad. Patrick Honnoré, éd. Les Belles lettres. 24,90 €.

CONFÉRENCE Les samouraïs du monde moderne

Alors qu'Ôsaka vient de déposer son dossier de candidature pour l'organisation de l'exposition universelle de 2025 et concurrence ainsi Paris, la Maison de la Culture du Japon à Paris propose, le 16 juin à 18h30, une conférence consacrée à la présence des Japonais lors de l'exposition de 1867 qui marqua la première sortie officielle du Japon sur la scène internationale. Un événement qui s'annonce passionnant dans le contexte de celle qui s'annonce pour 2025.



101 bis, quai Branly 75015 Paris
Tél. 01 44 37 95 95 - http://mcjp.fr/
Vendredi 16 juin à 18h30 - Petite salle (rez-de-chaussée) - Entrée libre.

CINÉ-CLUB Kore-Eda revient à Vichy

Dans le cadre de notre Rendez-vous avec le Japon au cœur de l'Auvergne, venez découvrir *Après la tempête*, le dernier film de KORE-EDA Hirokazu sorti en France. Le cinéaste démontre une nouvelle fois son immense talent et sa sensibilité à aborder les relations familiales. Une séance à ne pas manquer le 16 mai à 20h30.



Cinéma Étoile Palace, Centre commercial des quatre chemins, 35 rue Lucas, 03200 Vichy

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Au-delà des rêves

Je rêvais de vivre en France et d'y construire ma vie. Je l'ai fait, ou presque. Si mes proches me considèrent de plus en plus comme une Française, c'est notamment parce que je n'oublie plus d'ajouter "mais" après "oui" ! En revanche, il y a encore beaucoup d'occasions où l'on me rappelle que je suis "une Japonaise". Par exemple, j'ai souvent des compliments tels que "*Cette Japonaise aime le fromage, bravo !*", "*Pour une Japonaise, elle boit pas mal !*". Ce n'est pas désagréable, mais cela confirme chaque fois l'existence d'un "plafond de verre". Ici, il ne s'agit pas de celui qui entrave la carrière des femmes, mais de la barrière invisible qui se pose devant moi en tant que représentante du pays du Soleil-levant. Je n'ai pas à me plaindre, car j'ai des avantages liés à mon apparence et mon origine.



D'abord, dans la rue, je n'ai jamais eu de contrôle au faciès même si certains messieurs me prennent fréquemment pour une Chinoise. La plupart des personnes me font aussi confiance dès la première rencontre, grâce à l'image honnête, gentille et douce que dégagaient les Japonaises d'un autre temps. Le plafond de verre est donc une réalité anodine, mais il s'impose aujourd'hui sur le choix de mon avenir. Passerai-je le reste de ma vie dans ce pays de rêve avec une étiquette d'étrangère ? Je n'ai pas encore de réponse à cette question que je ne me suis pas posée lorsque j'ai quitté l'archipel. Pourquoi j'y réfléchis aujourd'hui ? Parce que, certainement, depuis quelque temps, ma vie est arrivée au bout des rêves que j'avais au moment de mettre les pieds pour la première fois en France. Alors, il est peut-être temps d'avoir de nouveaux rêves pour avancer vers un nouvel avenir qui apparaîtra comme une évidence !
Et vous, quel est votre pays de rêve ? Le connaissez-vous suffisamment bien ?

La chronique Humeur se termine avec ce numéro. Vous la retrouverez dans quelques mois en librairie sous la forme d'un recueil !
Informations : courrier@zoomjapon.info



1917 - 2017 : FÊTONS ENSEMBLE LES 100 ANS DE L'ANIMATION JAPONAISE !

Cette année, l'animation japonaise fête ses 100 ans et elle est plus dynamique que jamais. Fans nostalgiques et nouveaux initiés, tous ont rendez-vous à Japan Expo 18e impact pour célébrer leur passion de l'animation japonaise autour d'un programme dédié: Anime 100.

Crédit photo : Christophe CUSSAT-BLANC



En 1917 était réalisé le plus ancien film d'animation connu à ce jour: Namakura Gatana, réalisé par Jun'ichi KÔUCHI. 100 ans plus tard, l'animation japonaise a conquis le monde entier. En France, c'est à la fin des années 70 qu'elle fait une entrée fracassante sur les petits écrans avec la diffusion de Goldorak. Ce coup de foudre entre la génération des jeunes des années 70 et 80 et l'animation japonaise n'est que le début d'une longue histoire d'amour, une histoire qu'illustre parfaitement Japan Expo.

À travers leur passion pour les anime, les fans se sont petit à petit ouverts au manga, puis au Japon et à bien d'autres aspects de sa culture, et Japan Expo reflète depuis ses débuts ce parcours. Sans l'animation japonaise, Japan Expo n'aurait jamais vu le jour. Son 100e anniversaire est l'opportunité parfaite de mettre en avant le lien si fort qui unit l'animation japonaise au festival et à son public.



Toute l'équipe du festival est déjà au travail pour vous préparer une exposition incroyable, la venue d'invités de prestige et des événements exceptionnels: conférences, concerts, rencontres... Une programmation exceptionnelle avec de nombreuses surprises vous attend !

L'exposition mettra en avant 100 anime choisis parmi la foisonnante production des 100 dernières années. Parmi ces 100 œuvres, 80 ont été sélectionnés par l'équipe de Japan Expo et un comité d'experts pour les années 1917 à 1999. Cette sélection met en avant des œuvres novatrices ou d'autres qui ont rencontré un succès retentissant. D'autres, moins connus parfois, sont les coups de cœur de Japan Expo.

MASAO MARUYAMA

PARRAIN D'ANIMÉ 100



Avec plus de 50 ans d'expérience dans l'animation, Masao MARUYAMA est l'un des professionnels de l'industrie ayant participé au plus grand nombre d'anime ! Il nous fait l'honneur d'être le parrain d'Animé 100 !



NOBUYOSHI HABARA



Japan Expo a le plaisir d'accueillir l'animateur, mecha- et chara-designer, et réalisateur Nobuyoshi HABARA : en plus de 30 ans de carrière dans l'animation, il a contribué à des dizaines d'anime !



TAKUYA WADA

Animateur, chara-designer, réalisateur, Takuya WADA a occupé de nombreuses fonctions au cours de ses 39 ans de carrière dans l'animation.

EXPO Les joyaux de la couronne Ishibashi

Le musée de l'Orangerie expose jusqu'au 21 août une partie de la collection du musée Bridgestone. Impressionnant.

L'occasion est trop rare pour ne pas en profiter. D'habitude, ce sont les musées japonais qui accueillent les collections étrangères et l'on sait que le public nippon raffole des œuvres d'art venues d'Occident et sont parfois prêts à tout pour les voir. Rappelons-nous des 1 505 239 Japonais qui s'étaient déplacés entre le 20 avril et le 10 juin 1974 pour admirer quelques secondes *La Joconde* au Musée national de Tôkyô. L'événement était extraordinaire, ce qui explique cette tout aussi incroyable mobilisation du public. Ce qui se passe depuis le 21 avril 2017 au musée de l'Orangerie ne prétend pas se mettre au même niveau que la présentation de Mona Lisa dans la capitale japonaise, mais il faut néanmoins souligner qu'il s'agit d'un moment rare et que les Parisiens devraient aussi s'y précipiter pour découvrir une partie de la collection Ishibashi du nom de cet industriel épris d'art.

Si son nom n'évoque pas grand-chose au commun des mortels, en revanche celui de Bridgestone, la marque de pneus qu'il a créée à partir de la traduction anglaise de son nom de famille Ishibashi, est bien plus connue dans le monde puisqu'elle s'est imposée parmi les plus grandes références du secteur. Issu de cette génération d'hommes et de femmes qui ont contribué à accélérer l'ouverture du Japon sur le monde, ISHIBASHI Shôjirô a toujours manifesté une profonde attirance pour l'art. Dans sa maison de style occidental qu'il a fait construire dans sa ville natale

Pierre-Auguste Renoir (1841-1919)
Mademoiselle Georgette Charpentier assise, 1876
Huile sur toile, 97,8 × 70,8 cm
Tokyo Bridgestone Museum of Art



AOKI Shigeru (1882-1911) Un présent de la mer, 1904, Huile sur toile, 70,2 × 182 cm - Tokyo Bridgestone Museum of Art - Don de ISHIBASHI Shôjirô, 1961

de Kurume, dans la préfecture de Fukuoka, sur l'île de Kyûshû, l'homme d'affaires souhaite la décorer avec des œuvres d'art. Dans un premier temps, il s'intéresse aux artistes japonais qui peignent selon les techniques venues d'Occident à l'instar d'AOKI Shigeru. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'exposition organisée au Musée de l'Orangerie s'ouvre avec *Un présent de la mer* que ce dernier peintre a exécuté en 1904. SHIMBATA Yasuhide, conservateur en chef du Musée Bridgestone, qui chapeaute l'événement du côté nippon, se félicite de pouvoir montrer quelques toiles de ces peintres modernes japonais que l'on voit si rarement en dehors de l'archipel. *"Je crois qu'il est important que le Japon puisse mettre en valeur ces artistes. Aussi cette exposition à Paris est un moment clé qu'il faut considérer comme tel. Il sera intéressant de nous pencher sur la façon dont les Français auront appréhendé les toiles de ces artistes"*, confie-t-il.

L'occasion s'est présentée parce que le Musée Bridgestone, fondé en 1952 en plein cœur de Tôkyô par ISHIBASHI Shôjirô, est actuellement en travaux et que ses dirigeants ainsi que ceux du musée de l'Orangerie souhaitaient consolider les liens créés en 2012 autour de l'exposition *Debussy, la musique et les arts*. *"De nombreuses toiles du musée d'Orsay et de celui de l'Orangerie avaient alors côtoyé celles de notre musée. La réussite de cette opération nous a convaincus de poursuivre la collaboration. L'exposition qui se déroule actuellement à Paris en est la meilleure illustration"*, se félicite SHIMBATA Yasuhide. Forte de 2 600 œuvres, la collection Ishibashi a de quoi contenter les amateurs d'art les plus difficiles d'autant que les successeurs d'ISHIBASHI Shôjirô, son fils Kan'ichirô et son petit-fils Hiroshi, ont poursuivi son enrichissement en l'ouvrant notamment à l'art moderne jusqu'à l'abstraction d'après-guerre. Mais pour l'exposition à l'Orangerie sobrement intitulée *Tokyo – Paris : Chefs-d'oeuvre du Bridgestone Museum, Collection Ishibashi Foundation*, les organisateurs ont choisi de mettre l'accent sur les œuvres de la période impressionniste pour lesquelles le fondateur de la dynastie industrielle avait un profond attachement. *"Les débuts de ma collection remontent aux environs de 1930. Si, au début, mon intérêt allait aux peintures à l'huile japonaises, s'élargissant peu à peu, il s'est étendu aux peintures et aux sculptures de l'Europe. Cependant les œuvres qui s'accordaient tout particulièrement à mon goût s'ordonnaient toutes autour d'un même centre : l'école française des Impressionnistes. En rassemblant ma collection, j'ai donc fait porter en ce sens le principal de mon effort"*, expliquait ce dernier en 1962.

Un effort récompensé par une merveilleuse collection dont on peut voir quelques joyaux tels que *Mademoiselle Georgette Charpentier assise* de Renoir, un des rares autoportraits de Manet, *Portrait de Manet par lui-même,* un très beau portrait de Degas, *Portrait de Léopold Levert,* mais aussi plusieurs œuvres majeures de Monet

INFOS PRATIQUES

Tokyo – Paris : Chefs-d'œuvre du Bridgestone Museum - Collection Ishibashi Foundation au Musée de l'Orangerie - Jardin des Tuileries (côté Seine) - 75001 Paris - tél. : 01 44 50 43 00. www.musee-orangerie.fr - Entrée : 9 € (TR 6,50 €). Jusqu'au 21 août.

de la période impressionniste aux *Nymphéas*, ainsi que des œuvres de Sisley et de Pissarro. A moins de pouvoir retourner à Tôkyô pour l'inauguration des nouveaux bâtiments du Musée Bridgestone prévue à l'automne 2019, il est donc plus que recommandé de se rendre au musée de l'Orangerie pour y admirer tous ces chefs-d'œuvre qui sortent si rarement de l'archipel. SHIMBATA Yasuhide, le conservateur en chef du Musée Bridgestone, est d'ailleurs conscient de la nécessité de faire mieux connaître la collection dont il a la responsabilité. D'une part, cela permet de renforcer l'image de son établissement et de démontrer la qualité de sa collection sans doute encore sous-estimée. D'autre part, un événement de cette nature lui donne la possibilité de montrer une des faces les plus méconnues de l'art japonais, à savoir le *yôga* ou peinture moderne japonaise de style occidental. On l'a souligné, ISHIBASHI Shôjirô a débuté sa collection en s'intéressant à ces artistes qui, comme lui, participent au développement des échanges entre le Japon et le reste du monde, en particulier l'Europe et la France. SHIMBATA Yasuhide ne pouvait pas imaginer de ne pas accorder une place à ces peintres dont plusieurs œuvres exposées à Paris sont classées comme “biens culturels importants”, un titre qui souligne la place particulière qu'ils occupent dans l'histoire culturelle de l'archipel. Parmi les toiles présentées à l'Orangerie, on peut citer *Éventail noir* de FUJISHIMA Takeji ou encore *Trois chevaux paissant* de SAKAMOTO Hanjirô. Le découpage de l'exposition permet de comprendre le cheminement intellectuel qui a conduit les membres de la famille Ishibashi à constituer cette magnifique collection. Et pour en garder un excellent souvenir, le catalogue de l'exposition coédité par le musée de l'Orangerie et Hazan n'est pas superflu.

ODAIRA NAMIHEI

FUJISHIMA Takeji (1867-1943), Éventail noir, 1908-1909, Huile sur toile, 63,7 × 42,4 cm, Tokyo Bridgestone Museum of Art - Don de ISHIBASHI Shôjirô, 1961







CINÉMA Au revoir l'humanité !

Avec *Sayonara* qui sort le 10 mai sur nos écrans, FUKADA Kôji offre sa vision d'un monde post-catastrophe.


Phantom Film

Tania interprétée par Bryerly Long promène son androïde Leona (Geminoid F) au milieu de la nature.

Depuis que KOMATSU Sakyô a imaginé en 1973 la disparition de l'archipel dans son célèbre roman *La Submersion du Japon (Nihon chinbotsu),* ce thème est devenu un thème de réflexion pour de nombreux artistes. Au cinéma, outre les deux adaptations de l'œuvre de KOMATSU, on ne compte plus les films qui exploitent le sujet, surtout depuis le tsunami de mars 2011 qui a conduit à l'accident nucléaire de Fukushima Dai-ichi. Au même titre que les écrivains qui se sont adaptés à la nouvelle réalité issue de cette catastrophe sans précédent dans le pays (voir pp. 10-12), plusieurs cinéastes ont réalisé des œuvres qui prennent en compte cette situation inédite. On se souvient du magnifique *The Land of Hope* (*Kibô no kuni,* 2012) de SONO Shion tourné quelques mois à peine après l'explosion de Fukushima Dai-ichi qui constituait un film engagé contre les dangers du nucléaire.

Aujourd'hui, c'est au tour de FUKADA Kôji, figure montante du 7e Art au Japon, d'aborder la question dans son film intitulé *Sayonara* qui sort dans les salles françaises le 10 mai. Réalisé en 2015, ce long métrage est donc antérieur à l'impressionnant *Harmonium* que nous avions pu découvrir au début de l'année sur nos écrans. Rien à voir cette fois avec un drame familial, le réalisateur s'attaque à un thème autrement plus ambitieux, celui de la fin du Japon après un désastre nucléaire. Le film s'ouvre sur des flammes qui s'élèvent au loin dans la nuit. Plusieurs centrales nucléaires de l'archipel ont été prises pour cible par des terroristes. Rapidement on comprend que la situation est impossible à maîtriser.

Avec un tel début, on pourrait s'attendre à une suite dans la lignée des films catastrophes dont le Japon a le secret. Pas du tout. FUKADA Kôji n'a pas voulu tomber dans les productions à la Tôhô. Au contraire, aux images d'actualité qui rappellent celles dont les chaînes d'info nous abreuvent dès qu'elles le peuvent, succède une ambiance automnale qui tranche radicalement avec l'entrée en matière. Il faut d'ailleurs saluer le travail de la directrice de la photo ASHIZAWA Akiko grâce auquel le contraste est encore plus saisissant. La campagne paisible nous ferait presque oublier que le pays est saturé de radioactivité. Cependant très vite, on apprend que la Japon n'existera bientôt plus puisqu'il a été décidé de l'évacuer.

Comme témoins privilégiés de cette situation, FUKADA Kôji a choisi Tania, une jeune femme originaire d'Afrique du Sud déjà "réfugiée" au Japon qui attend son ordre d'évacuation dans une petite maison perdue dans les montagnes, et Leona, son androïde de première génération que lui a offert son père et qui veille sur elle. Si le film soulève des questions sur la gestion politique d'une telle crise, ce n'est pas son enjeu principal. Il s'agit plutôt d'élargir le sujet à la disparition de l'humain et il dépasse largement le cadre du Japon proprement dit. A sa manière, *Sayonara* s'inscrit dans la dimension universelle des œuvres littéraires d'un MURAKAMI Haruki. Le film met aussi en lumière la place du robot dans un monde où l'homme pourrait bien disparaître. En 1h52, FUKADA Kôji nous offre de beaux sujets de réflexion et nous montre qu'il mérite toutes les louanges dont il fait l'objet. *Sayonara* est la perle de ce printemps 2017.

GABRIEL BERNARD

INFOS PRATIQUES

Sayonara de FUKADA Kôji avec Bryerly Long, Geminoid F, ARAI Hirofumi, MURATA Makiko. 1h52. Sortie le 10 mai.

Le Japon passe à l'heure gourmande

De la fin avril à début mai, le Japon vit à l'heure de la "golden week", cet enchaînement de jours fériés d'environ une semaine. Cette année, la plupart des salariés bénéficient de 5 à 9 jours de congés. Avec le climat agréable de la saison, les festivals sont nombreux, notamment les événements gastronomiques. Si vous faites partie des chanceux qui y sont en mai, profitez-en ! Voici quelques idées :

Nikufes Tokyo Wonderland : Odaiba, jusqu'au 7 mai. EL. Plats à base de viande. www.nikufes.jp

Yokohama Fruhlings Fest : Yokohama Red Brick Warehouse, jusqu'au 7 mai. EL. Cuisine allemande. www.yokohama-akarenga.jp/yff2017/

Utage in Osaka : Intex Osaka, jusqu'au 7 mai. 1600 yens. Cuisine japonaise régionale. www.shokuhaku.gr.jp/multilingual/

C-1 cup in Uminaka : Fukuoka Umino-nakamichi seaside park, jusqu'au 7 mai. EL. Cuisine japonaise régionale en camion.

Confectionary in Mie : Mie Sun Arena, jusqu'au 14 mai. 2000 yens. Confiseries. www.kashihaku-mie.jp

Thai festival : Tokyo les 13 & 14 mai, Osaka les 20 & 21 mai. EL. Cuisine thaïlandaise. www.thaifestival.net

Belgian Beer Weekend : Nagoya et Fukuoka jusqu'au 7 mai, Yokohama du 18 au 21 mai, Osaka du 24 au 28 mai. EL. Bières belges. https://belgianbeerweekend.jp/2017/en

Mapaku : Tokyo-Parc mémorial de Shôwa, du 18 mai au 5 juin. 500/800 yens. Cuisine japonaise régionale. http://manpaku.jp/

EL = Entrée libre, consommation payante

PRODUIT La French Touch



Les paquets ont été conçus par le designer franco-japonais Kanta Deroches.

Pour commercialiser ses produits régionaux, la préfecture de Nagasaki a décidé de "franciser" les emballages.

Il était une fois en France où les produits japonais étaient seulement disponibles dans sa capitale. L'époque a changé. On peut en acheter sur Internet, et même certaines grandes surfaces disposent des rayons asiatiques où les produits japonais exposent de façon bien marquée leur provenance. Facile à repérer, ces produits sont en général mis en vente dans l'emballage d'origine.

Depuis la fin de 2016, dans de grands magasins parisiens, on trouve des aliments japonais dans une présentation renouvelée. Baptisés "Rivières de Perles" et "Vagues de perles", les deux paquets de nouilles blanches fines ont été conçus uniquement pour le marché français. Tout est indiqué en français, la finesse esthétique nous laisse apercevoir un léger aspect japonais mais pas plus. C'est une initiative de la préfecture de Nagasaki qui cherche, depuis presque 3 ans, à commercialiser ses produits régionaux en France. Afin de mieux introduire ses pâtes raffinées au blé, *sômen* et *udon*, dans l'univers culinaire français, elle propose également des recettes très européennes au lieu d'imposer la soupe traditionnelle au goût de sauce de soja. Cette démarche annonce peut-être une nouvelle phase dans l'exportation de produits japonais qui permettra de réaliser le rêve des producteurs locaux selon lequel l'achat de leurs produits ne sera plus un "événement" pour tous ceux qui vivent en France.

KOGA RITSUKO

INFOS PRATIQUES

En vente à La Grande épicerie de Paris (en magasin et en ligne), aux Galeries Lafayette Gourmet et sur www.nishikidori.com.

ZOOM GOURMAND

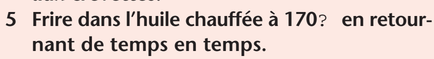
LA RECETTE DE HARUYO

Shintamanegi no kakiage
(Kakiage d'oignon nouveau)



PRÉPARATION

1 Couper l'oignon et émincer le mitsuba en morceaux de 3 cm. Laver les crevettes puis les égoutter.
2 Dans un bol, mélanger l'oignon, le mitsuba, les crevettes et les 30 g de farine.
3 Dans un autre bol, mélanger les autres ingrédients pour la pâte avec des baguettes.



4 Incorporer la pâte à l'oignon, au mitsuba et aux crevettes.
5 Frire dans l'huile chauffée à 170? en retournant de temps en temps.
6 Dès qu'il prend une couleur blonde, égoutter et servir immédiatement.

SUGGESTION

L'oignon nouveau japonais est très doux quand il est cuit. Vous pouvez utiliser l'oignon nouveau français. Vous pouvez remplacer le mitsuba par du persil plat.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)

1 oignon d'environ 200 à 230 g
50 g de mitsuba (herbe japonaise)
150 g de crevettes
30 g de farine

Pour la pâte
100 g de farine
30 g de fécule
Une pincée de sel
1 jaune d'œuf
150 ml d'eau froide

Huile



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Depuis le XIIIe siècle, le Nippon-ji a été un lieu de prières. Il abrite l'une des plus grandes statues de Bouddha.

Entre ciel et terre au mont Nokogiri

Situé en périphérie de la capitale, cet ancien site industriel réserve de très belles surprises.

P*rochain arrêt, Hamakanetani".* Dès cette annonce, les touristes qui occupent la rame du train commencent à s'affairer. Les uns sortent un appareil photo de leur sac, les autres une carte touristique. La fin du voyage, au cours duquel ils ont été secoués pendant plus de deux heures depuis la gare de Tôkyô, approche. Sitôt que le train s'arrête, ils en sortent en poussant un cri d'admiration. Une immense falaise, dont le sommet est couvert par une végétation luxuriante, surplombe la petite gare. A sa droite, la mer brille à la lueur d'un soleil taquin, et une odeur de fruits de mer grillés en provenance de la plage chatouille le nez. Des aigles tournoient dans l'azur et glapissent, les ailes presque immobiles.

Le Nokogiri Yama, "mont scie" en japonais, situé sur la côte ouest de la péninsule de Bôsô, est en effet l'un des plus grands vestiges d'une ancienne carrière de pierre au Japon. Elle a fourni du tuf volcanique à la capitale par voie maritime du XVIIIe siècle jusqu'à la fin de ses activités en 1985. Depuis cette époque, le lieu est devenu une destination pour les touristes, attirés notamment par le panorama que le sommet offre. On peut deviner la tour Tokyo Sky Tree et même l'emblématique mont Fuji au-delà de la baie de Tôkyô. Dans la liste des curiosités du coin, il y a aussi l'ancien temple bouddhiste qui se cache dans le flanc du mont avec un bouddha en pierre d'une trentaine de mètres de haut, sans oublier les fruits de mer et les bains d'eau chaude.

Pour se rapprocher du sommet, il existe deux moyens. Des chemins de randonnées ont été aménagés pour les plus courageux, et si vous n'appartenez pas à cette catégorie, un téléphérique vous transportera jusqu'au sommet. Cette balade dans les airs d'environ 5 minutes juste au-dessus de la

cîme des arbres permet en effet d'observer de près cet héritage industriel où des hommes ont pioché la terre depuis la base du mont jusqu'à son sommet à 330 mètres d'altitude. Avec des jumelles, on peut deviner, à partir des traces qu'ils ont laissées, comment ils travaillaient le rocher, enfonçaient les burins, et arrachaient des morceaux de pierres. A l'arrivée au sommet, les visiteurs sont invités à découvrir, à travers une petite exposition, l'histoire du lieu, étroitement liée à celle de la ville de Kanetani.
L'extraction du tuf dans la région a commencé pour répondre aux besoins liés au développement rapide de la capitale qui s'appelait alors Edo. Elle abritait déjà un million d'habitants. Appréciée parce que facile à façonner et résistante à la chaleur, cette pierre gris foncé deviendra le moteur de l'économie locale. Comme la qualité de la pierre autour du sommet était meilleure que celle arrachée à sa base, les ouvriers sont petit à petit montés vers le sommet. La forme singulière de Nokogiri Yama - on dirait qu'il a été haché verticalement par un géant - témoigne du labeur des innombrables mains de ces hommes qui l'ont sculpté.

S'Y RENDRE

PAR LE TRAIN Depuis la gare JR de Chiba, il faut prendre la ligne Uchibo en direction de Tateyama et descendre à la gare de Hamakanetani. Le voyage prend 80 minutes, mais il vaut la peine car le train longe le côté intérieur de la baie de Tôkyô. 2 280 yens pour l'aller-retour.
PAR BATEAU On y accède à partir du port de Kurihama, au sud de Yokohama, à destination de Hamakanetani. Le voyage prend environ 35 minutes et coûte 1 320 yens l'aller-retour.

Depuis la gare ou le port de Hamakanetani, il faut suivre les panneaux jusqu'à la station de téléphérique. Le ticket coûte 500 yens pour l'aller simple. Prévoir 600 yens pour aller au sommet et visiter le temple, accessible également à pied depuis la gare de Hamakanetani. La randonnée prend environ 75 minutes.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Pour atteindre le sommet, les moins courageux peuvent emprunter le téléphérique.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

On recense quelque 1 500 statues de Bouddha dans ce site religieux depuis le XIII[e] siècle.



Serez-vous prêt à jeter “un coup d’œil vers l’enfer” ?

Ils ont également aménagé d’étroites allées qui mènent du sommet au port qu’ils empruntaient pour transporter les pierres. Sur ces chemins escarpés, des hommes et des femmes, le dos voûté, faisaient sans cesse des allers-retours.

Dans l’histoire du pays, cette carrière a une place aussi importante que les autres vestiges industriels comme la mine de cuivre d’Ashio (préfecture de Tochigi) ou encore l’aciérie impériale de Yahata (préfecture de Fukuoka). Le tuf extrait du mont Nokogiri était utilisé partout, des fondations du port de Yokohama à la construction d’un pavillon dans le Palais impérial. Le développement et la modernisation du pays ont été basés sur ces cendres volcaniques vieilles de plusieurs millions d’années, durcies sous la pression du temps et de mouvements capricieux de la terre et extraites par des mains robustes. L’âge d’or de l’industrie phare du village Kanetani a pourtant été de courte durée. Le tremblement de terre de 1923 qui a ravagé la capitale en faisant 100 000 morts a révélé la fragilité du tuf. Il sera peu à peu remplacé par le béton. L’extraction s’est définitivement achevée en 1985. Pour avoir une vue d’ensemble de ce vestige de l’industrie qui employait jadis 80 % de la population locale, il faut se rendre au sommet. Depuis la station de téléphérique, la balade est courte, mais raide. La montée sur l’escalier et la vue de la chute vertigineuse insuffle à la promenade un sentiment de légèreté pour les uns, d’inquiétude pour les autres. Les Japonais d’autrefois appelaient la vue : *Jigoku-nozoki* (un coup d'œil vers l'enfer). *“Ah ! Cela m’a donné des frissons”*, s’exclame une touriste en se dirigeant déjà vers la station de téléphérique. Une autre, des jumelles à la main, lui dit d’attendre. Elle cherche le mont Fuji, ce petit triangle gris qui se devine au-delà des montagnes houleuses et la ligne bleue de la baie de Tôkyô. De là aussi, on peut voir comment l’exploitation de pierre s’est terminée, car les ouvriers ont laissé des surplombs sur la surface de la falaise, en pensant peut-être qu’ils les ôteraient par la suite. Sauf que ce moment n’est jamais venu.



Un effort pour les touristes étrangers reste à faire.

Comme le suggère le surnom un peu anachronique relié à cette vue - le mot “enfer” n’a plus sa connotation démoniaque d’autrefois -, cette vue drainait des touristes depuis très longtemps. Après s’être émerveillés de cette vue singulière, ils visitaient ensuite le temple caché dans le flanc, avec l’une des plus grandes statues de Bouddha du pays. Depuis sa fondation au XIII[e] siècle, le Nippon-Ji (temple du Japon) a pu observer les va-et-vient des ouvriers et des visiteurs. Il a sur-



Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy
75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133
Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info
courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution



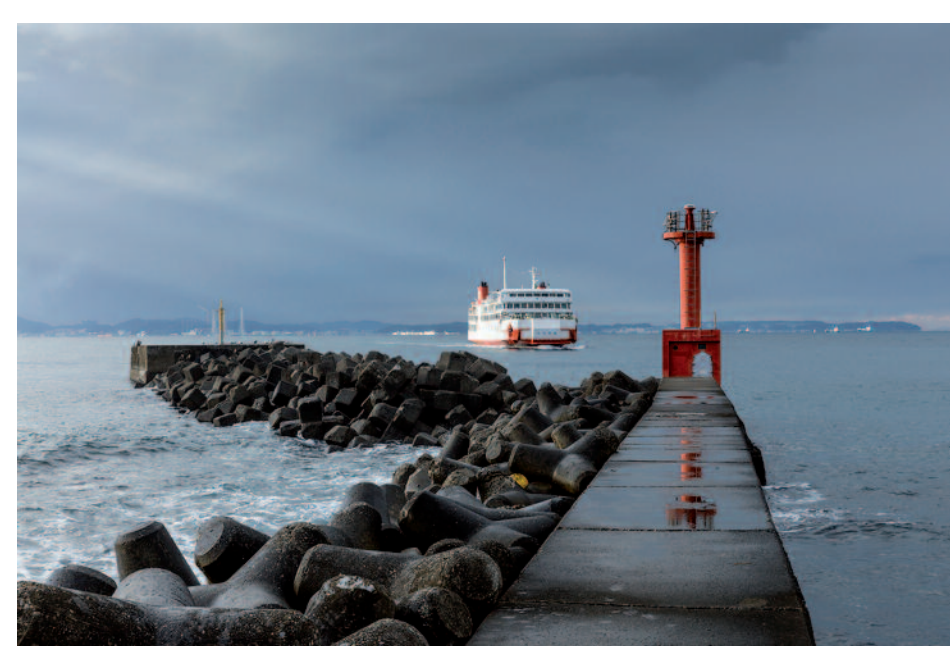
ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Responsable de la publicité : Yoshiyuki Takachi

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei
Gabriel Bernard
Ritsuko Koga
Eric Rechsteiner
Jérémie Souteyrat
Jean Derome
Hara Satomi
Yagishita Yûta
Maeda Haruyo
Benjamin Parks
Hirai Michiko
Yamaguchi Hiroshi

Kashio Gaku
Kimié Ozawa
Chiho Ichikawa
Marie Varéon (maquette)





Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

On peut se rendre aussi par bateau dans cet étonnant endroit.

vécu à d'innombrables guerres et conflits armés au cours de son histoire, jusqu'à ce qu'un simple incendie provoqué, en 1939, par un touriste, le réduise en cendres. Le pavillon principal, avec de nombreux trésors et archives historiques, est parti en fumée. Un vrai cauchemar pour les moines qui ont dû attendre jusqu'au XXIe siècle pour voir leur temple reconstruit. Faute de moyens financiers, une partie du site reste encore endommagée et demande à être restauré, comme les 1 500 petits bouddhas alignés sur les allées du mont. Si ces petits bonshommes en pierre datant du XVIIIe siècle ont parfois perdu leur tête, cela est dû non à l'incendie mais à la politique anti-bouddhisme de la fin du XIXe siècle, ayant pour but d'élever le shintoïsme au statut de religion nationale. Ces statues grises aux expressions différentes n'ont pas pu bénéficier d'une restauration comme le grand Bouddha, dont le temple a rénové le visage abîmé par l'effet de vent et de pluie en 1969.

Mais si la petite cité a besoin de recettes touristiques, ce n'est pas seulement pour l'entretien du site religieux. Ayant perdu sa ressource principale avec la fermeture de la carrière, elle est victime comme d'autres du dépeuplement et elle cherche à connaître une seconde vie par la voie du tourisme. Elle recense 40 000 usagers du téléphérique par an et tout autant de randonneurs, mais les responsables locaux jugent ces chiffres insuffisants pour ce musée à la fois religieux et industriel. *"On est au niveau zéro de la communication"*, déplore SUZUKI Hiroshi, président du musée d'art de Kanetani. *"Nous avons de plus en plus de touristes étrangers, il faudrait installer plus de panneaux en anglais"*, continue-t-il. Pour mieux informer les visiteurs, ils organisent des tours et des conférences sur l'histoire complexe du lieu, et espèrent atteindre le seuil du million de touristes d'ici quelques années. Avec l'augmentation des visiteurs étrangers au Japon, on entend déjà parler l'anglais à la gare de Hama Kanetani. L'avenir semble prometteur.

YAGISHITA YÛTA



ZOOM ANNONCES



événements

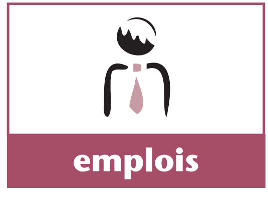
Ateliers et cours de calligraphie japonaise
Du 11 au 17 mai
par la calligraphe :
Mme SHIMIZU Seïka
Initiation aux trois styles d'écriture Kaïsho, Gyôsho et Sôsho.
Mais aussi, initiation au dessin à l'encre sur éventail, et à l'emballage furoshiki!
Profitez de cette visite annuelle, pour vous initier, ou vous perfectionner !
Plus d'infos sur : junku.fr
Librairie Junkudo
Tél : 01 42 60 89 12
Mail : info@junku.fr
18 rue des Pyramides
75001 Paris

cours

● **Stage intensif de japonais** Du 17 mai au 23 juin 2017 Mercredis & vendredis - 24 heures de 19h-21h
299€ TTC matériel compris
www.espacejapon.com

● **Réalise ton propre manga !** stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur
www.espacejapon.com

FORMATION EN THÉRAPIE MANUELLE JAPONAISE IMOTO SEITAI À PARIS
Venez rencontrer une technique de soin authentique, des exercices d'ajustement posturaux de grande précision, des méthodes de respiration, etc...
Formation à l'année, Cours découvertes et Week-ends séminaires ouverts à toutes et à tous quelque soit son ambition. Centre affilié à l'Institut Imoto Seitai de Tokyo, retrouvez toutes les informations sur
www.imoto-seitai.fr

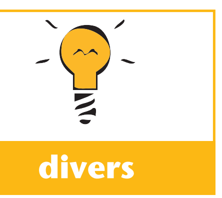


emplois

TORAYA
Pâtisserie Japonaise Traditionnelle, Salon de Thé

Fondé à l'origine à Kyôto au 16ème siècle, TORAYA est un salon de thé et une pâtisserie japonaise traditionnelle. Nous sommes au cœur de Paris depuis 37 ans.
Nous recherchons une personne dynamique et accueillante, pour assurer le service, l'accueil des clients et la vente à emporter. Une expérience en hôtellerie et restaurant de luxe est appréciée.
Une bonne maitrise du japonais, ainsi qu'un intérêt pour la culture japonaise traditionnelle sont indispensables pour ce poste.

Horaires de 10h à 19h30, 7h / jour, 35h/semaine.
Fermeture le dimanche.
Contact : f-toraya@toraya-group.co.jp
https://www.toraya-group.co.jp/toraya-paris/



divers



HR AVOCATS

Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :
- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits

Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises
Les honoraires sont déterminés en commun accord avec le client selon la nature du dossier. N'hésitez pas à nous contacter pour plus de renseignements.
HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)		**Options**	
Emploi	50€ttc	20 car. suppl.	5€ttc
Evénement	45€ttc	option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
Cours	40€ttc	cadre	50€ttc
Amitié	40€ttc	gras	50€ttc
Logement	35€ttc	img. papier	100€ttc
Divers	30€ttc		

JAPON
www.zoomjapon.info



JAPAN
www.zoomjapan.info

2012

GIAPPONE
www.zoomgiappone.info



JAPÓN
www.es.zoomjapon.info



ZOOM

4 ヶ国語
langues

1 magazine, 4 marchés

Avec près de 200 000 exemplaires distribués en Europe et 400 000 lecteurs, Zoom Japon est le seul magazine à offrir une vraie couverture intégrale du Japon.

- ✓ Un support idéal pour toucher localement ou globalement un lectorat composé à 60 % de CSP+.
- ✓ Une marque partenaire des grands événements japonais. (sorties de films, concerts, expositions, salons, etc.)
- ✓ Leader de l'information sur le Japon sur papier et en numérique.

Contact - publicité
pub@zoomjapon.info / Tél : 01 47 00 11 33
Editions Ilyfunet, 12 rue de Nancy 75010 Paris

1つの雑誌で、4つの市場をカバー

ズーム・ジャポンはヨーロッパで唯一、
質の高い日本の情報を4ヶ国語で発信し、
合計20万部以上を発行しているフリーマガジンです。

- ✓ 読者層の60%が職業的・社会的に恵まれている立場の人々であり、欧州市場もしくは世界市場へのコミュニケーション手段として理想的な媒体。
- ✓ 配布国での新作映画の公開、コンサート、展覧会、見本市など日本に関係する大型イベントのパートナーメディア。
- ✓ 紙面とオンラインで日本の情報を提供するメディアリーダー。

広告掲載のお問い合わせ・お申し込み

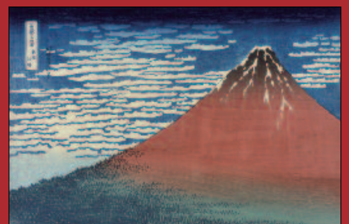
日本窓口 **さえら株式会社** (日本語 / フランス語 / 英語)
zoom@saelat.com - Tel & Fax : +81 (0)75-741-7565

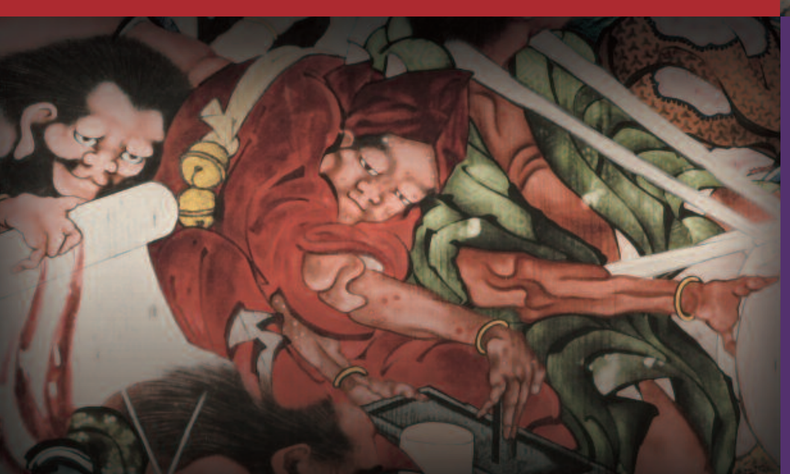
ヨーロッパ窓口
フランス : Editions Ilyfunet (日本語 / フランス語 / 英語 / イタリア語 / スペイン語)
yoshi@ilyfunet.com - Tel : +33 (0)1 47 00 11 33
イギリス : A-Concept (日本語 / 英語 / フランス語)
zoomjapan@a-concept.co.uk - Tel : +44 (0)20 7092 9019

Témoignage sur la renaissance d'une œuvre légendaire

The Lost Hokusai

Samedi 27 mai 15h10 21h10



La Grande vague d'Hokusai est une œuvre hors du temps reconnue dans le monde entier. Cette fois, découvrez la dernière grande création de l'artiste, une épopée mythique de divinités et de maladies, entièrement détruite par les flammes, recréée grâce aux dernières technologies et aux méthodes artisanales traditionnelles. Peinte quand Hokusai avait 86 ans, l'œuvre montre le dieu nippon des tempêtes affronter les personnifications des maladies les plus redoutées au Japon au XIXè siècle. Ce documentaire suit des techniciens et des artisans convoquant de l'au-delà et recréant méticuleusement l'ultime tour de force d'Hokusai.





NHK WORLD TV est une chaîne en anglais disponible sur:



canal 473

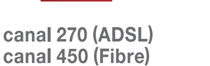


canal 244



canal 680




canal 270 (ADSL)
canal 450 (Fibre)



canal 731/732

En direct sur le web et l'appli gratuite:
nhk.jp/nhkworld

